

# PAGE

réservée à la publicité

---

## TARIF

La page..... 200 fr.  
La demi-page..... 120 fr.



Le tiers de page..... 70 fr.  
Le quart de page..... 60 fr.

---

---

Patriotes corses, prêtez votre concours à l'expansion de cette Revue qui ressuscite le passé glorieux de votre île, et sert de tribune à ceux qui, dans le présent, recherchent son progrès économique et moral.

SEPTIÈME ANNÉE

Subvention du Conseil Général

Travailler pour la Corse



Et dans tous les domaines

# REVUE de la CORSE

ANCIENNE et MODERNE

Historique, Littéraire et Bibliographique

## SOMMAIRE

A. AMBROSI-R.....	<i>Un recensement des Corses en 1750.....</i>	49
PONTEIL (PIERRE).....	<i>Une tentative de colonisation en Corse sous la monarchie de Juillet (fin)...</i>	62
AMBROSI (MATHIEU).....	<i>Les poètes corses : Lisandru di Castineta.....</i>	66
COUNSON (ALBERT).....	<i>Napoléon et Anvers.....</i>	72
A. AMBROSI-R.....	<i>Le «rattachement» géodésique de la Corse à la France.</i>	73
CURZIU TULLIANU.....	<i>Le Disinganno (Eclaircissement au sujet de la guerre de Corse).....</i>	81

**BIBLIOGRAPHIE.** — A prima grammaticella. — Côte d'Azur et Corse. — Les Arena. — Bannina d'Ornano. — Un homme seul. — Articles de revues et de journaux.

**NOUVELLES** en quelques lignes : Géographiques, économiques et touristiques.



## DIRECTION :

Professeur A. AMBROSI, 9, place du Général-Beuret, PARIS (XV<sup>e</sup>)

COMPTE POSTAL : Paris 813.42

## PUBLICATION HONORÉE DES SUBVENTIONS

du Conseil Général de la Corse, du Syndicat d'Initiative Corse de Marseille, du Comité des Intérêts Corses de Nice, de l'Amicale Corse de Saïgon, du Syndicat d'Initiative de Corte et d'une commune de la Corse.

Ces groupements corses, ainsi qu'un grand nombre d'Amis de la *Revue*, reconnaissant l'intérêt et l'utilité de cette publication essentiellement régionaliste, ont voulu la soutenir et l'encourager par un concours effectif.

La *Revue historique et littéraire*, dont la septième année atteste la persévérance, augmentée de ses publications annexes : *La Corse moderne et économique*, n'est pas une entreprise commerciale, mais une œuvre désintéressée, publiée sans but lucratif et que tout Corse doit connaître et soutenir.

Elle est rédigée par une élite de collaborateurs qui en font une publication unique, ne s'adressant pas spécialement à des lettrés, mais à tous ceux qu'intéressent les multiples et passionnantes questions que soulève le passé ancien et récent, comme la situation présente et future de notre beau département insulaire.

UN AN : France, 15 fr.; Etranger, 20 fr. — Le numéro, 3 fr.; Etranger, 3 fr. 50.

Le prix du numéro demandé comme spécimen est déduit du montant de l'abonnement pris ultérieurement pour la même année. Les livraisons sont bimestrielles et l'année court de janvier à décembre. Les numéros précédemment parus dans l'année sont envoyés à tout nouvel abonné.

Pour les années antérieures à 1926, les demandes doivent être adressées à M. A. CLAVEL, 43, rue Saint-Lazare, à Paris (compte postal n° 211.44). La collection des six années parues, prix actuel : France, 50 fr.; Etranger, 60 fr.

Le mode de paiement le plus pratique et le plus économique est le versement à notre compte de chèques postaux : Paris 813 42, par mandat, avec talon pour la correspondance. (Seuls frais 0,25 cent., quelle que soit la somme envoyée). Le recouvrement par la poste, quand il est demandé, est augmenté de 1 fr. 50 pour frais.

## PRINCIPAUX COLLABORATEURS

MM.

ARRIGHI (Paul), ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, Professeur agrégé au Lycée Français de Rome, Directeur de *l'Annuaire Corse*.

BLANCHARD (Raoul), Docteur ès sciences, Professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble, Directeur de *l'Institut de Géographie Alpine*.

GARCOPINO (Jérôme), Docteur ès lettres, Professeur à la Sorbonne.

CHAUVET (Paul), Docteur ès lettres, Professeur agrégé au lycée Buffon (Paris).

COURTILLIER (Gaston), Agrégé de l'Université, Professeur de Première au Lycée de Strasbourg, auteur d'ouvrages et d'études sur la Corse.

ENLAUT (Camille), Directeur du *Musée de Sculpture comparée du Trocadéro*, Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

FILIPPI (Louis), Professeur agrégé de l'Université, auteur d'études historiques.

FRANCESCHINI (Emile), auteur d'études historiques sur la Corse.

R. P. Dom MARINI (Philippe), Bénédictin, historien de la Corse.

MARCAGGI (J.-B.), Historien, Conservateur de la Bibliothèque d'Ajaccio.

MAURY (Rugon), Collaborateur au Service de la Carte géologique de la France.

NATALI (J.-B.), Auteur de *Nos Géographies* et autres ouvrages sur la Corse.

PAGANELLI (Gino), Agrégé de l'Université, Inspecteur d'Académie de la Mayenne.

PEYRE (Marius), Professeur agrégé à la Faculté des Lettres de Dijon.

PICCIONI (Camille), Ministre plénipotentiaire, auteur d'études historiques sur la Corse.

SANTELLI (César), Agrégé de l'Université, Inspecteur d'Académie du Jura.

SANTONI (François), Professeur agrégé de Philosophie au Lycée de Strasbourg.

SERGENT (Edmond), Docteur, Directeur de *l'Institut Pasteur d'Algérie*.

VILLAT (Louis), Agrégé d'histoire et de géographie, Docteur ès lettres, professeur à la Faculté des Lettres de Besançon.

# REVUE DE LA CORSE

## ANCIENNE ET MODERNE

---

### UN RECENSEMENT DES CORSES

en 1750

---

Le recensement quinquennal vient d'être effectué. Nous n'en connaissons pas encore le résultat, mais nous l'attendons avec impatience. Il montrera si la situation économique de notre île, en s'améliorant, a réagi contre ce mal endémique, dont les sociologues se plaignent : la dépopulation. La natalité augmente-t-elle ou non ? De même la mortalité. Nos villages, qui souffrent tant de la pénurie de main-d'œuvre, continuent-ils à perdre leurs habitants ? La dispersion, qui était la règle autrefois, et qui répondait aux conditions géographiques et historiques, recule-t-elle toujours devant la concentration qui est une loi économique du XIX<sup>e</sup> siècle imposée par les voies de communication et par le développement agricole ? La descente des montagnes vers la plaine, facilitée par l'assainissement, est-elle en progression ? Le recensement de 1926 nous permettra de répondre bientôt à ces questions démographiques.

En attendant, nous avons cru intéressant de publier ici le dénombrement qui fut effectué en 1750, sur l'ordre du gouvernement français, et qui est inédit. Il suit une des périodes les plus troublées de notre histoire insulaire, soit vingt ans de guerres et d'invasions. Il précède quarante ans de tranquillité républicaine et de prospérité monarchique, après lesquels fut fait le recensement de 1787, qui est connu et publié (1). On pourra faire d'utiles et curieuses comparaisons entre les deux, et même avec celui de 1926. La remarque qui éclatera aux yeux, et à laquelle nous nous bornerons pour le moment, sera la disparition de nombreux hameaux trop éloignés des principaux centres, ou trop isolés dans la montagne, ou dépourvus de bons chemins.

Le recensement de 1750 était évalué en feux, c'est-à-dire en familles. Il n'est pas exagéré de croire que chaque famille corse comprend, surtout à cette époque de forte natalité, trois enfants au moins, dont le chiffre ajouté à celui des femmes donnera cinq habitants par feu. On pourra multiplier les

---

(1) Cf. *Géographie de la Corse*, par A. Ambrosi. Bastia, Piaggi, 1925.



chiffres de la première colonne par cinq pour avoir le chiffre approximatif, notons-le bien, de la population. Celle-ci, d'après les historiens, atteignait moins de 120.000 en 1740 et 148.143 en 1787.

On remarquera enfin que, dans l'esprit des contemporains, la nation corse, pour une population inférieure de plus de moitié à celle d'aujourd'hui, était susceptible de fournir une armée de 33.000 hommes d'armes. Et l'on ne comptait parmi ces derniers ni les CorSES émigrés, ni tous les soldats en service dans les armées de Naples, Venise, Gênes, Sardaigne, Rome, France et d'ailleurs. Ce n'est pas seulement au XX<sup>e</sup> siècle que l'aptitude de la race au métier des armes est considérée comme exceptionnelle.

A. A.

### DENOMBREMENT (1)

*des feux et hommes d'armes de l'isle de Corse  
fait en 1750, rectifié en 1757 (2).*

**JURIDICTION DE BASTIA.** — **Bastia**, haute et basse ville, Feux (3) 1200 (Hommes d'armes 1440). — Guaïtella 40 (48). — Casenove et Casevecchie 32 (38). — Alzeto 23 (27). — Astima 5 (6). — Cardo 30 (36). — San Martino et hameaux 102 (122). — Santa Maria et hameaux 57 (68).  
Totaux: 289 et 345.

**Orto :** Biguglia 40 (48). — Furiani 51 (61). Totaux: 91 et 109.

**Bigorno :** Lento 88 (105). — San Marcello Filcaiola 45 (54). — Campitello 35 (42). — Volpaiola 61 (73). — Scolca et Herbaggio 48 (57). Totaux: 277 et 331.

**Mariana :** Borgo 45 (54). — Lucciana 60 (72). — Vignale 40 (48). Totaux: 145 et 174.

(1) Ce recensement doit être l'œuvre de M. de Lenchères, dont le nom a été écrit par le Ministère sur la chemise qui contient les chiffres du dénombrement. — M. de Lenchères était maréchal des logis de l'armée française en 1768 et il nous est connu par une relation complète des campagnes de 1768-1769, publiée dans le Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de la Corse, en juillet-octobre 1889. — Le document qui est ici figure au registre 3454 des Archives du Ministère de la guerre et il comprend 17 feuillets.

(2) En note sur le document: le total des hommes d'armes a été fait à raison de 5 hommes par 4 feux.

(3) Pour ne pas répéter toujours les mêmes mots, nous avons un peu simplifié la composition. On saura que les noms en caractères gras sont ceux des pièves. Le premier nombre qui suit le nom du village est celui des feux; le nombre entre parenthèses est celui des hommes d'armes.

**Caccia** : Moltifao 110 (132). — Castifao, Piazze et Petrerà 105 (126). — Asco 110 (132). — Canovaggia et Corte 75 (90). Totaux : 400 et 480.

**Petalba** : Petralba 80 (96). — Lama 41 (49). — Ortaca 30 (36). Totaux : 151 et 181.

**Casinca** : Vensolasca 102 (122). — Vescovato 97 (116). — Penta et Ocognano 126 (151). — Porri 30 (36). — Castellare 33 (39). — Sorbo 45 (54). — Loretto 81 (97). Totaux : 514 et 615.

**Cazaconi** : Monte et hameaux 121 (145). — Santa Maria Aquatella 36 (36). — Olmi et Prunelli 76 (91). — Antiporio 95 (114). — Sant'Andrea et Croccia 55 (68). — Campile et hameaux 75 (90). Totaux : 458 et 544.

**Tavagna** : Poggio, Renozo et Mezana 80 (96). — Talezani 73 (87). — Taglio et Isolaccie 74 (89). — Pero et Casevecchie 90 (108). — Ornetto et Carbonaccie 68 (81). — Nilloccio et Villone 37 (44). Totaux : 422 et 505.

**Moriani** : Santa Lucia, Venzolasca, etc. 80 (96). — Santo Nicolaò et hameaux 105 (126). — San Giovanni et hameaux 149 (180). — Poggio de Moriani 46 (55). — Santa Reparata 82 (98). Totaux : 462 et 555.

**Ampugnani** : Quarcitello et Stopianova 65 (78). — Porta et Poggiale 110 (132). — Croce 80 (96). — Pulviroso 40 (48). — Ficaggia 64 (77). — Poggio et hameaux 66 (79). — Giocatoggio et Pontetto 60 (72). — Casabianca 84 (101). — Silvareccio 62 (74). — Casalta et Piano 48 (58). — Ascata 40 (48). — Monte d'Olmo, Alzi et Bonifacio 72 (86). — Prugno 41 (49). — Casteld'acqua et hameaux 60 (72). Totaux : 892 et 1070.

**Orezza** : Piedicroce 65 (78). — Stazzona 33 (39). — Pastoreccia 36 (43). — Piedipartino 39 (47). — Pied'orezza 56 (67). — Monaccia 63 (75). — Piazzole 66 (79). — Parata 24 (29). — Tramica et hameaux 79 (95). — Rapagio 44 (52). — Erbaggio 20 (24). — Verdeze 106 (127). — Campana et hameaux 35 (42). — Carchetto, 90 (108). — Brustico et Colle 25 (30). — Carpinetto 50 (60). Totaux : 831 et 995.

**Rostino** : Pastoreccia 52 (62). — Bizinchi, Forno, etc. 80 (96). — Merozaglia et Brocca 120 (144). — Frasso 15 (18). — Rischiamone, Valle, etc. 75 (90). — Castinetta 53 (63). — Borgho et hameaux 84 (101). — Saliceto et Vichinato 45 (54). Totaux : 524 et 628.

**JURIDICTION DU NEBBIO. — Patrimonio** : Saint-Florent ville 92 (110). — Patrimonio et hameaux 95 (114). — Barbaggio 43 (51). — Farinole et hameaux 102 (122). Totaux : 332 et 397.

**Oletta** : Oletta 125 (150). — Poggio d'Oletta 56 (67). Totaux : 181 et 217.

**Olmetta** : Olmetta de Nebbio 150 (180). — Vallecalle 42 (50). — Rutali 67 (80). Totaux : 259 et 310.

**Santo Pietro** : Santo Pietro 130 (156). — San Gavino 38 (46). Totaux : 168 et 202.

**San Quilicho** : Muratto Sottano et Soprano 76 (91). — Rappalle 38 (46). — Sorio et Croce 77 (92). — Pieve 40 (48). Totaux : 231 et 277.

FIEFS RELEVANT DE BASTIA. — **Nonza** : Nonza 63 (76). — Olmetta et hameaux 71 (85). — Olcani et hameaux 57 (68). — Ogliastro 38 (43). Totaux : 229 et 272.

**Canari** : Canari 150 (180).

**Brando** : Brando 158 (190). — Erbalonga, Pozzo, etc. 60 (72). — Pietracorbara et hameaux 141 (169). — Catta 9 (11). — Sisco et hameaux 177 (212). Totaux : 545 et 654.

PROVINCE DU CAP CORSE. — **Capo corso** : Luri 220 (264). — Pino 102 (122). — Centuri 128 (153). — Morsiglia 147 (176). — Baretoli 100 (120). — Meria 87 (104). — Tomino 125 (150). — Ersa 153 (183). — Cagnano 116 (139). — Rogliano et hameaux 315 (378). Totaux : 1493 et 1789.

**Campoloro** : Cervione, Mochietto, Gigliacci 160 (192). — Cottone, Valle, etc. 100 (120). — Sant'Andrea 92 (110). Totaux : 352 et 422.

**Verde** : Pietra 118 (142). — Chiatra 50 (60). — Canale 50 (60). — Linguizetta, Monte 66 (79). — Campi 24 (29). — Toix 28 (33). — Totaux : 336 et 403.

**Opino** : Zallana 58 (69). — Tattone 35 (42). Totaux : 93 et 111.

**Serra** : Moïta 80 (96). — Matra 25 (30). — Pianelli 76 (91). — Zuani 40 (48). — Ampriani 13 (15). Totaux : 234 et 280.

**Corsa** : Isolaccio 140 (168). — Prunelli 44 (53). Totaux : 184 et 221.

**Covazina** : Covazina 40 (48). — Ventisari 120 (144). — Ornaso 16 (19). — Solaro, Ania et San Gavino 96 (115). Totaux : 272 et 326.

**Alezani** : Petricaccio, Vittoletto 70 (84). — Tarano 68 (81). — Castagneto et hameaux 98 (118). — Ortale 39 (47). — Felce 40 (48). — Piobetta 41 (49). — Novale et Piazzole 48 (57). — Perelli 60 (72). Totaux : 464 et 556.

JURIDICTION DE CORTE. — **Tralcini** : Corte 400 (480).

— Castirla 36 (43). — Soveria 30 (36). — Tralonga 38 (45). — Ommessa 82 (98). — Santa Lucia 70 (84). Totaux : 256 et 306.

**Venaco** : Seraggio 106 (127). — Riventosa 34 (41). — Maestracce et Santo Pietro 44 (53). — Casanuova 25 (30). — Luco 45 (54). — Campovecchio 12 (14). — Poggio 63 (75). Totaux : 329 et 394.

**Giovellina** : Castiglioni 45 (54). — Prato et Piedigriggio 57 (68). — Popolasca 25 (30). Totaux : 127 et 152.

**Bozio** : Sermano et Favalello 45 (54). — Castellare 39 (47). — Bostanico 35 (42). — Allando 12 (14). — Alzi 18 (21). — La Masola, Casella, Castelluccio 40 (48). — Piedicorte 35 (42). — La Rebia 37 (44). — Albitro 22 (26). Totaux : 283 et 338.

**Vallerustie** : Borgo et Saramole 16 (19). — Aïti et Lano 49 (59). — Rusio et Errone 51 (61). — Cartiasi 32 (38). — Oliva et Lugo 7 (9). — Coibiti 7 (8). — Casanuova 18 (21). — Santa Lucia, Forci, Penta 13 (15). — Corsoli 26 (31). — Tribio 19 (23). — Cambia 18 (22). — Loriani, San Quillichio 30 (36). Totaux : 286 et 342.

**Rogna** : Erbaiola et Casello 66 (79). — Fogiccia 26 (31). — Altigni 76 (91). — Piedicorte di Gaggio 90 (108). — Pietraserena 30 (36). — Giocatoggio 23 (27). — Pancaraccia 25 (30). — Antisanti 38 (45). — Rospigliani 31 (37). — Noceta 51 (61). — Erca et Morasale 50 (60). — Gatti et Perelli 90 (108). Totaux : 596 et 713.

**Vivario o Castello** : Vezzani 94 (113). — Petroso et Poggiolo 46 (55). — Ghizoni 174 (209). — Logo di Nassa 57 (68). — Poggio di Nassa 59 (71). Totaux : 430 et 516.

**Niolo** : Casamaccioli 83 (99). — Albertaccie 135 (162). — Lozzi 130 (156). — Calacuccia 150 (180). — Corcia et hameaux 145 (174). Totaux : 643 et 771.

**JURIDICTION DE CALVI**. — **Calvi** et marine 276 (340).

**Olmi** : Calenzana 370 (444). — Mocale 60 (72). Totaux : 430 et 516.

**Pino** : Montemaggiore 90 (108). — Cassano 80 (96). — Lughiniano 42 (50). — Ziglia 110 (132). Totaux : 322 et 386. Chefs accrédités à Montemaggiore, Simon Giò Giudicelli et les Anfriani ; à Cassano, l'abbé Graziani.

**JURIDICTION DE BALAGNE OU D'ALGAGLIOLA**. —

**Aregno** : Argagliola ville 50 (60). — Lumio 130 (156). Chefs accrédités : la famille Leca, Nicoroso Franceschini, Gio Giuseppe Lomellini. — Occhi 10 (12). — Lavatoggio 56 (67) l'abbé Croce. — Cattari 71 (85). — Aregno, Torre



et Pranti 80 (96) les Negretti, Andria Marcelli, Moriani. — Corbara et Pigna 210 (252) Antonio Romani, Tittino Pazzano. — Santa Reparata, Palmento, Occigliani 150 (180) le capitaine Moll. Fabiani, le capitaine et l<sup>e</sup> Leoni. — Monticello 95 (114) Orso Giacomo Fabiani. — Avapezza 45 (54) Gio Matteo Matteo q<sup>m</sup> Francesco. — Santo Antonio 55 (66) Don Giulio Savelli, la famille Silvestri. Totaux: 902 et 1082.

**Santo Andrea** : Feliceto 91 (109) le président Renucci. — Muro 120 (144) le fils du docteur Giuliani. — Nessa 46 (55) le prêtre Salvini, Davide et ses enfants. Totaux: 257 et 308.

**Tuani** : Speluncato 146 (174) Domenico Arrighi. — Belgodere 130 (156) les Léoni, Giomatteo Vincentelli. — Ville 95 (114) le capitaine Francesco Saladini, Ant. Orso Quercioli. — Occhiatana et Costa 100 (120) Marco Antonio Lancislao. Totaux: 471 et 564.

**Giussani** : Pioggiola et Porcili 78 (94). — Vallica 26 (31). — Mausoleo 27 (32). — Olmi et Capella 100 (120) Mastro Ambroggio. Totaux: 231 et 277.

**Ostriconi** : Palasca 85 (102) le capitaine Poletti. — Novella 46 (55). Totaux: 131 et 157.

**JURIDICTION D'AJACCIO**. — **Ajaccio** et Grecs 1000 (1200).

**Dépendance d'Ajaccio** : Appieto 130 (156) Ignazio Pozzo di Borgo, le notaire. — Alatta 96 (115) Lorenzo Pozzo di Borgo, Carlo Andria Pozzo di Borgo. Totaux: 226 et 271.

**Mezzana** : Sarola 75 (90) Lorinzo Battistelli. — Carcopino 60 (72) Domenico Antonio Carcopino. — Trinità 18 (22) Sargente Salvatore. — Opapoci 17 (20). — Poggiale 5 (6). — Suari 11 (13). — Casile 16 (19). — Lundella 14 (17) Ignazio del Cazile. Totaux: 216 et 259.

**Cinerca** : Calcatoggio 95 (114) Vincentello Gentile. — Sarri 160 (192) Stefanini. — Ambiegna 23 (28) Capitan Ceccho. — Casaglione 31 (37) Andrea Murati. — Arrò 28 (33) les fils de Pasquale Leca. — Lopigna 24 (29) les Franchi. — Santo Andrea et le Canelle 43 (54) Capitan Agostino. Totaux: 404 et 487.

**Cauro** : Cauro 75 (90) les Peraldi. — Occana 67 (80) le neveu de l'archiprêtre. — Tolla 72 (86). — Eccicha et Suarella 74 (89) Poli Santo Demacci. — Bastellica 300 (360) Paolo Diana, le commissaire Seta. Totaux: 588 et 705.

**Celavo** : Bocognano 275 (330) Dom Grazio et Paolo Battista, les Ferri.

**Cauro** (1) : Tavera 132 (158) Francesco Maria Tavera, Carlo Casanuova. — Vero et Tavacco 72 (86) Paolo Maria Tavacco. — Ucciani 100 (120) Vittolo Ucciani, Capitan Paolo. — Carbuccia 50 (60). — Cutoli et Cartichiato 122 (146) les Cutoli, Peralta et les Melgrani. — Peri 125 (150) Matteo G<sup>e</sup> Natale, les fils de mastro Petroso. Totaux : 601 et 720.

**Ornano** : Santa Maria et Pietre 100 (120) la famille Ornano. — Grossetto, Vignale, Prugno 80 (96) le neveu du prêtre Gio Andria. — Torgia et Cardo 23 (28) Gio Dom<sup>o</sup> Ritroso. — Albitreccia 76 (91) Anton. Battista Albitreccia, dom Giovanoni. — Urbalacone 40 (48) la famille Chiesali, Pietro q<sup>m</sup> Marco. — Guargalè 38 (45) le frère du prêtre Giulio. — Pila Chimera et Canale 108 (129) Anton. de Luciano, les Marchi. — Cognocoli et Montichi 35 (42) li signori di Cognocoli. — Zigliara 100 (120) les Giustiniani, les Ghiacarelli. — Forciolo 55 (66) les frères de l'archidiacre. — Ampaza et Azilione 46 (55) Giuseppe Anton q<sup>m</sup> Francesco. — Frasseto 75 (90) mastro Angelo Felice, mastro Giuseppe. — Quesquarà 60 (72) Francesco q<sup>m</sup> Gio Battista. — Campo et Canavagio 25 (30) Sebastiano q<sup>m</sup> Aurelio. Totaux : 862 et 1032.

**Talavo** : Zicavo et bergers des plages 550 (660) les Abbatucci, Alfier Simon Peretti. — Cossa 90 (108). — Ciammannaccie 74 (89) Capitan Antonio. — Palneca 86 (103). — Tasso et San Paolo 70 (84) le notaire Giacomo Sebastiano. — Giovicaccie 15 (18). — Guttera 45 (54) mastro Polo. — Corrà 50 (60). — Zevaco 65 (78). Totaux : 1045 et 1254.

**JURIDICTION DE VICO.** — **Vico** : Vico 140 (168) Matteo et Francesco Leca, Francesco Rocca. — Coggia, Casanova, etc. 100 (120) Francesco Bianchi, Dom<sup>o</sup> Franc<sup>o</sup> Maria Batisti. — Letia 30 (36) Antonio Arrighi, Chiappini. — Renno 142 (170) les Mattei, Oresi et Pensini. — Balogna 40 (48) Antonio Maria Albrecciani 23 (28) Domenico Maria Leca. — Murzo 26 (31) Antonio Francesco Leca. — Arbori, Poggio et Marcoraccio 60 (72) Giordano Leca. Totaux : 561 et 673.

**Sevinentro** : Otta 40 (48) les Leca. — Evisa 75 (90) Saverio Ciacaldi, Antonio Benedetti. — Piana 70 (84) Eugenio Ciacaldi, mastro Giacinto. — Christianaccie et Tasso 25 (30) la famille Versini. — Marignana, Chidazzo 60 (72) la famille Pietri. Totaux : 270 et 324.

**Sornunzù** : Guagno 112 (134) Anton Domenico Paoli. — Orto 40 (48) Giudice Leca mastro. — Poggiolo 18 (21). — Soccia 39 (47) la famille Massini. Totaux : 209 et 250.

**Cruzini** : Salice 30 (36). — Rosazia 32 (38) Angelo Saverio.  
Totaux : 62 et 74.

**JURIDICTION DE SARTENE.** — **Portovecchio** ville 55 (66) capitan Giabicatorso.

**Bonifacio** ville 600 (720).

**Viggiano** ou **Sartène** : Sartène 300 (360) Francesco Pietri, les fils d'Antoine Marco, Roccaserra. — Fossano 75 (90) Gio Paolo Durazzo, tenente Durazzo. — Arbellara et Vighianello 55 (66) Aurelio. — Santa Maria de Fichianello 25 (30). Totaux : 455 et 546.

**Tolà** : Olmiccia et Poggio 70 (84) Ortoli. — Santa Lucia 45 (54) Giacomoni. — Santo Andrea et Altagone 55 (66) Gio Felice. — Zoza, Mela, Cargiaca, Loretto 75 (90) sargente Carlo. Totaux : 245 et 294.

**Scopamena** : Aulè et Zerubia 160 (192) capitan Giacomo Susini, Geronimo Porvolino. — Serra et Sorbolla 170 (204) capitan Valerio Comisi, capitan Guglielmo. — Quenza 130 (156) capitan Giabbicatorso. Totaux : 460 et 552.

**Carbini** : Levie 200 (240) Anton Paolo Peretti, les fils de Francesco Antonio. — San Gavino 25 (30). — Zonza 60 (72) capitan Giudicelli. Totaux : 285 et 342.

**JURIDICTION ET FIEF D'ISTRIA.** — **Istria** : Olmetto 200 (240) capitan Giulio et Battista Pianelli, Saverio Biennelli, Simone Gallone. — Sollacarò et Calvese 100 (120) li signori d'Istria, la famille Colonna. — Casalabriva 50 (60) les Brunetti. — Petreto et Bichisà 125 (150) messer Francesco. — Moca et Croce 105 (126) capitan Gio Andrea. — Argiusta et Moriccio 40 (48) les fils du notaire Marino. — Olivese 50 (60) Bernardino Peraldi. Totaux : 670 et 804.

## RECAPITULATION

*des feux et hommes d'armes par piève.*

**Jurisdiction de Bastia** : Bastia (1) 1200 (1440). — Pietrabugno et Lota 289 (345). — Orto 91 (109). — Bigorno 277 (331). — Mariana 145 (174). — Caccia 400 (480). — Petralba 151 (181). — Casinca 514 (615). — Casaconi 458 (544). — Tavagna 422 (505). — Moriani 462 (555). — Ampugnani 892 (1070). — Orezza 831 (995). — Rostino 524 (628). Totaux : 6676 et 7972.

---

(1) Comme précédemment, le premier nombre est celui des feux ; le second, celui des hommes d'armes.

**Saint-Florent** : ville 92 (110).

**Juridiction du Nebbio** : Patrimoine 240 (287). — Oletta 181 (217). — Olmetta 259 (310). — Santo Pietro 168 (202). — San Quilicho 231 (277). Totaux : 1079 et 1293.

**Fiefs relevant de Bastia** : Nonza 229 (272). — Canari 150 (180). — Brando 545 (654). Totaux : 924 et 1106.

**Capo Corso** : Cap Corse 1493 (1789).

**Juridiction d'Aleria** : Campoloro 352 (422). — Verde 336 (403). — Opino 93 (111). — Serra 234 (280). — Corsa 184 (221). — Covasina 272 (326). — Alezani 464 (556). Totaux : 1935 et 2319.

**Juridiction de Corte** : Corte ville 400 (480). — Tralcini 256 (306). — Venaco 329 (394). — Giovellina 127 (152). — Bozio 283 (338). — Vallerustie 286 (342). — Rogna 596 (713). — Vivario o Castello 430 (516). — Niolo 643 (771). Totaux : 3350 et 4012.

**Juridiction de Calvi** : Calvi et marine 276 (340). — Olmi 430 (516). — Pino 322 (386). Totaux : 1028 et 1242.

**Juridiction de Balagne ou d'Algagliola** : Argagliola ville 50 (60). — Aregno 902 (1082). — Santo Andrea 257 (308). — Tuani 471 (564). — Giussani 231 (277). — Ostriconi 131 (157). Totaux : 2042 et 2448.

**Juridiction d'Ajaccio** : Ajaccio et Grecs 1000 (1200). — Dépendances d'Ajaccio 226 (271). — Mezzana 216 (259). — Cinerca 404 (487). — Cauro 588 (705). — Celavo 275 (330). — Cauro 601 (720). — Ornano 861 (1032). — Talavo 1045 (1254). Totaux : 5216 et 6256.

**Juridiction de Vico** : Vico 561 (673). — Sevinentro 270 (324). — Sornunzù 209 (250). — Crusini 62 (74). Totaux : 1102 et 1321.

**Juridictions de Sartène, Bonifacio, Porto-Vecchio** : Porto-Vecchio ville 55 (66). — Bonifacio ville 600 (720). — Viggiانو ou Sartène 455 (546). — Attalà 245 (294). — Scopamène 460 (552). — Carbini 285 (342). — Istria 670 (804). Totaux : 2770 et 3324.

TOTAL GENERAL (1)

**Feux : 27.683 — Hommes d'armes : 33.204**

---

(1) Ces totaux ne correspondent pas avec ceux que l'addition des chiffres précédents nous donne et qui sont : 27.707 et 33.194. Nous ne pouvons pas dire si la différence provient d'une erreur d'opérations,



A ce tableau fait suite, dans le registre des Archives, une autre pièce plus brève, mais qui nous paraît inséparable du premier. Elle date de 1768 et n'intéresse malheureusement qu'une partie de l'au delà des monts. On y constatera, d'après les chiffres, un accroissement notable des feux et, par suite, de la population. N'est-ce pas le plus bel éloge qu'on puisse faire de l'administration de Pascal Paoli? A noter aussi le chiffre imposant des armes détenues par les habitants, le nombre des artisans et des têtes de bétail. Nous le publions, tel quel, avec ses lacunes.

### DENOMBREMENT

*fait en 1768 par l'abbé Carlo Rostini*

*par ordre de M<sup>r</sup> PAOLI (1)*

*des provinces au delà des monts.*

**Sevinentro** : piève Evisa; feux 97; demi-feux 7; âmes 459; bœufs 57; armuriers 3; maçons 1; prêtres 2; fusils 94; pistolets 32.

Otta : f. 72; df. 2; âmes 402; b. 21; ar. 3; ma. 2; pr. 3; fu. 40; pi. 14.

Piana : f. 101; df. 6; âmes 456; b. 68; ar. 5; ma. 2; pr. 6; fu. 80; pi. 15.

Christianaccie : f. 37; df. 2; âmes 179; b. 11; ar. 0; ma. 0; pr. 1; fu. 34; pi. 13.

Marignana : f. 64; df. 5; âmes 310; b. 30; ar. 2; ma. 0; pr. 1; fu. 36; pi. 10.

**Sornunsu** : Poggiolo : f. 25; df. 2; âmes 115; b. 11; ar. 0; ma. 0; pr. 2; fu. 18; pi. 6.

Soccia : f. 40; df. 10; âmes 243; b. 12; ar. 3; ma. 2; pr. 1; fu. 39; pi. 5.

Orto : f. 38; df. 4; âmes 214; b. 10; ar. 4; ma. 4; pr. 0; fu. 19; pi. 2.

Guagno : f. 172; df. 10; âmes 920; b. 42; ar. 6; ma. 5; pr. 9; fu. 115; pi. 28.

due à l'auteur du document, ou d'une erreur de transcription, imputable au même personnage. D'ailleurs, elle n'a qu'une faible importance.

(1) Le qualificatif Monsieur donné à Paoli montre que cette copie est l'œuvre d'un continental, qui l'a transmise au Ministère.

**Cruzini** : Rosazia : f. 42; df. 1; âmes 200; b. 13; ar. 3; ma. 1; pr. 5; fu. 23; pi. 5.

Salice : f. 35; df. 3; âmes 195; b. 25; ar. 2; ma. 0; pr. 1; fu. 36; pi. 3.

**Soringiù** : Murzo : f. 26; df. 3; âmes 129; b. 6; ar. 2; ma. 0; pr. 1; fu. 20; pi. 3.

Vico : f. 126; df. 42; âmes 810; b. 38; ar. 3; ma. 3; pr. 19; fu. 107; pi. 28.

Balogna : f. 48; df. 2; âmes 238; b. 18; ar. 1; ma. 0; pr. 1; fu. 33; pi. 8.

Appracciari : f. 26; df. 5; âmes 147; b. 13; ar. 0; ma. 0; pr. 3; fu. 25; pi. 8.

Arbori : f. 61; df. 8; âmes 270; b. 25; ar. 2; ma. 0; pr. 1; fu. 38; pi. 5.

Coggia : f. 93; df. 17; âmes 472; b. 53; ar. 0; ma. 0; pr. 6; fu. 72; pi. 30.

Renno : f. 156; df. 44; âmes 812; b. 80; ar. 4; ma. 0; pr. 8; fu. 129; pi. 35.

Letia : f. 92; df. 5; âmes 475; b. 45; ar. 1; ma. 1; pr. 4; fu. 90; pi. 30.

**Ajaccio** : Appieto : f. 98; df. 14; âmes 517; b. 84; ar. 3; ma. 0; pr. 2; fu. 100; pi. 12.

Alata : f. 73; df. 17; âmes 418; b. 84; ar. 2; ma. 0; pr. 2; fu. 65; pi. 24.

Carcopino (1) : f. 79; df. 23; âmes 392; b. 97; ar. 3; ma. 0; pr. 2; fu. 61; pi. 21.

Carcopino : f. 41; df. 14; âmes 220; b. 44; ar. 1; ma. 0; pr. 0; fu. 34; pi. 5.

Carcopino : f. 18; df. 3; âmes 108; b. 13; ar. 0; ma. 0; pr. 0; fu. 12; pi. 2.

Carcopino : f. 63; df. 10; âmes 308; b. 48; ar. 0; ma. 0; pr. 0; fu. 44; pi. 8.

Bocognano : f. 270; df. 29; âmes 1140; b. 314; ar. 5; ma. 0; pr. 4; fu. 252; pi. 60.

Tavera : f. 121; df. 10; âmes 680; b. 130; ar. 3; ma. 0; pr. 5; fu. 100; pi. 27.

---

(1) Ce nom de Carcopino répété quatre fois s'applique probablement aux quatre villages de la piève.

- Ucciani: f. 111; df. 8; âmes 555; b. 52; ar. 2; ma. 0; pr. 3;  
fu. 87; pi. 7.
- Carbuccia: f. 48; df. 3; âmes 252; b. 48; ar. 2; ma. 2;  
pr. 2; fu. 44; pi. 4.
- Perri: f. 105; df. 17; âmes 426; b. 87; ar. 5; ma. 1; pr. 1;  
fu. 74; pi. 21.
- Corticchiate: f. 53; df. 8; âmes 288; b. 0; ar. 0; ma. 0;  
pr. 0; fu. 0; pi. 0.
- Cutoli: f. 44; df. 7; âmes 188; b. 0; ar. 0; ma. 0; pr. 0;  
fu. 0; pi. 0.
- Cauro: f. 62; df. 13; âmes 300; b. 104; ar. 3; ma. 2; pr. 1;  
fu. 70; pi. 32.
- Suarella: f. 40; df. 14; âmes 264; b. 24; ar. 5; ma. 0; pr. 1;  
fu. 73; pi. 25.
- Evicha: f. 20; df. 6; âmes 111; b. 0; ar. 0; ma. 0; pr. 0;  
fu. 0; pi. 0.
- Occana: f. 57; df. 28; âmes 322; b. 40; ar. 3; ma. 1; pr. 0;  
fu. 45; pi. 13.
- Tolla: f. 39; df. 7; âmes 310; b. 30; ar. 3; ma. 0; pr. 0;  
fu. 47; pi. 17.
- Bastellica: f. 307; df. 24; âmes 1537; b. 147; ar. 5; ma. 1;  
pr. 10; fu. 218; pi. 82.
- Canale: f. 76; df. 11; âmes 352; b. 0; ar. 0; ma. 0; pr. 0;  
fu. 47; pi. 28.
- Pila: f. 60; df. 8; âmes 259; b. 240; ar. 3; ma. 0; pr. 0;  
fu. 48; pi. 12.
- Cognocoli et Montichio: f. 45; df. 3; âmes 292; b. 38;  
ar. 1; ma. 0; pr. 0; fu. 35; pi. 17.
- Guargualè: f. 39; df. 4; âmes 190; b. 52; ar. 0; ma. 0;  
pr. 0; fu. 46; pi. 8.
- Urbalacone: f. 38; df. 4; âmes 160; b. 40; ar. 2; ma. 0;  
pr. 0; fu. 30; pi. 5.
- Torgia-Cardo: f. 13; df. 3; âmes 66; b. 12; ar. 0; ma. 0;  
pr. 1; fu. 12; pi. 2.
- Santa Maria et Sichè: f. 62; df. 9; âmes 352; b. 32; ar. 3;  
ma. 0; pr. 0; fu. 28; pi. 11.
- Frasseto: f. 52; df. 12; âmes 295; b. 42; ar. 2; ma. 0; pr. 0;  
fu. 50; pi. 12.
- Albitreccia: f. 57; df. 6; âmes 315; b. 45; ar. 3; ma. 0;  
pr. 0; fu. 60; pi. 15.

- Albitreccia: f. 30; df. 8; âmes 159; b. 30; ar. 0; ma. 0; pr. 0; fu. 33; pi. 0.
- Zigliara: f. 89; df. 20; âmes 469; b. 80; ar. 3; ma. 2; pr. 0; fu. 70; pi. 30.
- Forciolo: f. 42; df. 8; âmes 219; b. 54; ar. 2; ma. 2; pr. 0; fu. 33; pi. 16.
- Frasseto: f. 90; df. 4; âmes 509; b. 42; ar. 4; ma. 3; pr. 2; fu. 78; pi. 40.
- Quasquara: f. 50; df. 10; âmes 342; b. 74; ar. 2; ma. 5; pr. 1; fu. 60; pi. 17.
- Ampaza: f. 15; df. 3; âmes 63; b. 6; ar. 0; ma. 0; pr. 0; fu. 14; pi. 6.
- Azillione: f. 35; df. 10; âmes 298; b. 30; ar. 1; ma. 1; pr. 0; fu. 36; pi. 17.
- Petreto: f. 90; df. 9; âmes 441; b. 0; ar. 0; ma. 0; pr. 0; fu. 0; pi. 0.
- Bichisà: f. 25; df. 3; âmes 142; b. 75; ar. 5; ma. 3; pr. 2; fu. 99; pi. 30.
- Moca: f. 78; df. 6; âmes 448; b. 70; ar. 5; ma. 1; pr. 3; fu. 70; pi. 21.
- Argiusta: f. 22; df. 1; âmes 211; b. 8; ar. 2; ma. 1; pr. 2; fu. 34; pi. 9.
- Olivese: f. 52; df. 3; âmes 313; b. 38; ar. 1; ma. 0; pr. 2; fu. 40; pi. 10.
- Broviccio: f. 16; df. 0; âmes 0; b. 0; ar. 0; ma. 0; pr. 0; fu. 0; pi. 0.
- Casalabriva: f. 42; df. 9; âmes 228; b. 23; ar. 2; ma. 0; pr. 3; fu. 34; pi. 6.
- Sollocarò: f. 71; df. 6; âmes 358; b. 44; ar. 2; ma. 3; pr. 6; fu. 56; pi. 33.
- Calvese: f. 41; df. 2; âmes 220; b. 50; ar. 2; ma. 1; pr. 2; fu. 41; pi. 22.
- Olmetto: f. 280; df. 0; âmes 1176; b. 187; ar. 4; ma. 2; pr. 14; fu. 216; pi. 93.

Les totaux, qui ne figurent pas dans le document, produisent les nombres suivants: 4510 feux; 535 demi-feux; 23239 âmes; 3236 bœufs; 138 armuriers; 52 maçons; 147 prêtres; 3644 fusils; 1100 pistolets.



## Une TENTATIVE de COLONISATION en CORSE

sous la Monarchie de Juillet

(Suite et fin)

### II. — *Echec de l'entreprise : mécontentement et griefs réciproques* (1).

La deuxième phase commence, marquée de part et d'autre par des déceptions amères.

Les familles de Soufflenheim arrivèrent les premières, elles étaient sans ressources. Le maire d'Ajaccio leur offrit un logement provisoire dans l'hôtel de ville et leur procura des vivres. Pendant les huit jours l'autorité communale les nourrit sans les faire travailler. Puis elle songea à leur assigner les terres qui leur étaient destinées; mais, devant l'annonce de nouveaux arrivants, la distribution des lots fut différée pour procéder à un partage général et prévenir toutes plaintes.

Elle proposa aux Alsaciens de travailler sur la route des Sanguinaires, moyennant un salaire de 1 fr. 75 par jour, supérieur à celui que l'on donnait aux gens du pays et aux Italiens (1,60). Pour leur procurer plus de ressources, on faisait travailler les femmes et les enfants. Dès lors, on leur retint sur leurs salaires la valeur des vivres que la ville d'Ajaccio continuait de leur fournir.

Puis, les autres émigrants arrivèrent. Ce fut un événement considérable. Tous les hauts fonctionnaires, préfet et maire en tête, des notables accompagnèrent les colons les plus entendus sur les terres qui devaient leur être concédées. Cet examen parut favorable.

Quelques jours passèrent, puis trois ou quatre colons manifestèrent le désir de visiter les terres de Bonifacio. Le préfet paya de ses deniers les frais de déplacement. De retour, les meneurs du groupe décidèrent que quinze familles iraient se fixer à Bonifacio. Une fois de plus, le préfet avança l'argent du voyage. Ceux qui restèrent à Ajaccio préférèrent se placer chez des particuliers, renonçant ainsi aux terres communales qui leur étaient offertes. L'affaire tournait court.

Arrivées à Bonifacio, les familles alsaciennes s'annoncèrent dans un état de dénuement complet et réclamèrent des secours qui, — écrivait le préfet Jourdan à son collègue du Bas-Rhin, le 12 décembre 1839, — « dépassent l'imagination humaine et qui sont infini-

---

(1) Cf. le premier article dans le n° 37 de la *Revue*.

ment au-dessus de nos forces. Elles ont demandé une anticipation de fonds suffisante pour les alimenter au moins pendant une année, pour les mettre à même de bâtir leurs habitations, d'acheter des semences, ce qui équivaldrait à une soixantaine de mille francs environ. Ces propositions extravagantes, exorbitantes même, ont surpris et affligé le Conseil municipal et la masse des habitants au moment où tout le monde avait conçu les plus belles espérances dans l'établissement des colons... » Et plus loin : « Plusieurs habitants de Bonifacio ont même proposé à ces familles de leur donner des terrains à moitié, de leur fournir de modiques anticipations; d'autres leur ont proposé ici du travail à la journée. Tout a été infructueux. Ces familles, à l'exception de quelques-unes qui restent ici pour travailler chez des particuliers, repartent pour Ajaccio, déterminées de rentrer dans leurs foyers. »

Le préfet ajoutait : « Pendant leur séjour à Bonifacio, ces colons ont donné la preuve d'un abandon total à la boisson, à la bonne chère et à la dissipation ». Il trouvait leur « conduite bizarre ». Il y revient dans une deuxième lettre au préfet du Bas-Rhin, en date du 18 décembre : « Il est très essentiel que les colons soient laborieux et un peu plus sobres que ceux qui sont arrivés ».

Le préfet du Bas-Rhin, écœuré, décida alors de refuser des passeports d'indigents aux Alsaciens qui demanderaient à aller en Corse. Il basait son refus sur les exigences et l'inconduite des colons qui venaient d'arriver à Bonifacio.

Que pensaient, de leur côté, les émigrants alsaciens ? Leur désillusion était aussi grande que celle du préfet Jourdan. Ils avaient, sans doute, l'imagination bercée de rêves dorés. En quittant leur pays natal, ils songeaient à ces fortunes mirifiques acquises (ou prétendues telles) par ceux qui étaient allés en Amérique. La réalité leur apparaissait incontestablement moins brillante.

Dès le 23 octobre 1839, le maire d'Ajaccio, P. F. Peraldi, devait démentir dans le *Journal de la Corse* les bruits que les colons faisaient courir dans la ville sur leur extrême misère et les faibles secours qu'ils recevaient de la municipalité. Les colons se plaignaient aussi dans les lettres qu'ils écrivaient à leurs parents d'Alsace. L'un d'eux, Baennel, de Soufflenheim, s'ouvrit de ses déboires dans une lettre à son curé, le sieur Cazeaux. Il lui confiait que le maire d'Ajaccio les faisait travailler sur les routes et leur aurait même dit d'aller chercher des terres où ils voudraient (exagération évidente); il prétendait qu'on avait retenu sur leurs salaires la valeur des vivres qu'on leur avait fournis pendant les huit premiers jours et même le prix du chaudron dans lequel on leur préparait la soupe (ce qui était faux). Il disait encore, — et ceci va bien nous montrer l'impossibilité d'harmoniser les deux conceptions alsacienne et corse de la terre :

« Ce n'est composé que de pierres et de rochers. On ne peut en tirer aucun parti... » Et encore : « A plusieurs d'entre nous, on a promis 500 francs, des fruits, du blé pour s'établir près de Bonifacio; mais l'on est resté aux promesses. Ils ont été obligés de coucher à la belle étoile... Que tous ceux qui veulent aller en Corse restent. C'en est assez de nous avoir attrapé. Mais nous reviendrons au printemps... »

Le curé Cazeaux, de Soufflenheim, s'empressa d'aviser le préfet de ces nouvelles désolantes, et en contradiction, disait-il, avec les promesses faites. Pourtant, concluait-il :

« Si la ville d'Ajaccio donnait aux colons seulement la moitié de ce qu'elle a promis, bien loin de les voir s'accorder pour revenir en France, nous n'en verrions pas *un seul* prendre une pareille résolution, puisque cette moitié serait encore le quintuple de ce que les plus aisés d'entre eux exploitaient dans leur patrie. »

Tel était l'autre son de cloche.

Ebranlé par ce récit, le préfet du Bas-Rhin protesta aussitôt auprès de son collègue de la Corse et lui demanda des précisions sur la situation faite à ses anciens administrés.

Jourdan répondit, le 7 février 1840 : Les dires de Baennel n'étaient que mensonges et commérages. La ville d'Ajaccio avait fait largement tout son devoir à l'égard de ces familles « ruinées par la misère ». De plus, les colons alsaciens n'étaient pas laborieux; il y avait parmi eux des artisans; plusieurs préféraient se promener sur la route au lieu de chercher à gagner 1 fr. 75 par jour. Plusieurs, après avoir touché de l'argent du préfet, étaient entrés dans les caves et s'y étaient saoulés. « Ce ne sont pas des colons de cette sorte qui peuvent prospérer en Corse ». Si la terre communale des Sanguinaires a beaucoup de rochers, elle a aussi une étendue assez considérable de terres cultivables et très fertiles. « La vue du makis (*sic*) les a effrayés; ils ne savent pas que les terres en friche sont les plus productives ».

Dans un rapport au ministre de l'Intérieur, le préfet Jourdan complétait le tableau par quelques touches :

« La plupart des chefs (de famille) étaient ouvriers, tels que maçons, tuiliers, potiers à terre, adonnés à l'ivrognerie et dépourvus de toute ressource. J'avais demandé des laboureurs, des cultivateurs laborieux, sobres et ayant quelques avances » (tout le problème était là pour la Corse). « Les familles qui sont venues ne sont donc pas celles appelées par moi. Cependant, on a offert les terres promises par la ville d'Ajaccio et par celle de Bonifacio, mais ils n'ont voulu ni les unes, ni les autres. D'une part, ils ont prétexté la mauvaise qualité du sol, et de l'autre ils exigeaient des avances considérables. Lorsque je leur ai donné moi-même quelque argent (200 francs environ) pour aller explorer les terres à Bonifacio, ils ont couru, hommes, femmes et enfants, s'enivrer dans les cabarets. »

Quoi qu'il en fût, bien des Alsaciens demandèrent à rentrer en Alsace. Jourdan accorda aux premiers solliciteurs quelques secours. Il les refusa aux autres. Ils n'avaient qu'à travailler en Corse et ils gagneraient leur vie. Et le ministre de l'Intérieur, dans une lettre au préfet du Bas-Rhin, en date du 27 avril 1840, approuvait la mesure prise par le préfet de la Corse. Il était impossible d'accorder quelque aide que ce fût à des colons « peu disposés à profiter des avantages qui leur étaient faits ».

Nous avons retrouvé la trace d'un de ceux qui parvinrent à rejoindre l'Alsace. Dans une lettre du 28 avril 1840, un certain Xavier Rauch, âgé de 36 ans et natif de Gugenheim, exposait au préfet sa triste situation. Il en était réduit à la mendicité, à Strasbourg. Car le maire de Bonifacio lui avait dit « qu'il n'y a rien à labourer et que la ville est trop pauvre, en leur commandant de se retirer dans l'Alsace, leur pays ».



*Conclusion.* — Cherchons à dégager la conclusion de ce chapitre de l'histoire de l'émigration alsacienne au XIX<sup>e</sup> siècle.

Il n'est pas douteux que les maires de Soufflenheim et de Hochfelden ont fait émigrer ceux d'entre leurs administrés qui leur paraissaient les plus miséreux et qui, de ce fait, coûtaient peut-être le plus cher à leur commune. Nous avons noté, en effet, 3 familles de 9 enfants, 2 de 7; un grand nombre en comptaient de 4 à 6. Il est incontestable que ces belles familles ne constituaient pas des forces vives et immédiatement utilisables sur les terres qui étaient concédées à leurs chefs. Parmi ceux-ci, du reste, beaucoup avaient dépassé la quarantaine; ils avaient contracté dans leur pays des habitudes contre lesquelles ils ne pouvaient que difficilement réagir dans leur nouvelle résidence.

D'autre part, en voulant coloniser certaines parties de la Corse, le préfet cherchait à activer la circulation monétaire et à introduire des méthodes plus modernes de culture. Les indigènes de l'île n'avaient pas besoin d'un surcroît de population misérable, étant donné la médiocrité des fortunes corse. Des émigrants aisés auraient contribué au développement du bien-être général, tout en tirant eux-mêmes largement profit des conditions avantageuses qui leur étaient faites. Envoyer des gens sans ressources et accablés d'enfants, comme le fit le maire de Hochfelden était, pour se servir d'une de ses expressions, une mesure « impolitique »; c'était aggraver une situation déjà mauvaise, aller à l'encontre du principe même de la colonisation.



Enfin, les deux tempéraments alsacien et corse s'affrontèrent. L'Alsacien de la plaine, habitué à une terre peu difficile à travailler et produisant beaucoup, aimant les longues beuveries, avait peu de chance de se plaire dans l'île de Beauté. Il y trouvait une terre fertile, sans aucun doute, mais peu prodigue d'elle-même, enserrée entre des rochers et exigeant beaucoup de soins pour offrir à l'homme ses trésors; des habitants vivant sous le plus beau ciel de la Méditerranée, mais sobres et, tout en sachant apprécier la douceur de l'heure qui fuit, durs à la peine.

La tentative ne fut plus renouvelée; mais l'épreuve faite en 1839 a laissé des traces en Corse: M. le Maire d'Ajaccio a bien voulu nous faire connaître que sur onze familles (1) venues de Soufflenheim, deux (2) avaient encore, à l'heure actuelle, des descendants.

Félix PONTEIL.

## LES POÈTES CORSES

### Lisandru di Castineta

Le vaillant petit bulletin « *A lingua corsa* » a consacré quelques pages au poète Lisandru Ambrosi, de Castineta. Honneur au petit organe qui, dès son début, a songé à tirer de l'oubli le poète profond et le brave homme que fut Lisandru.

Chez lui pas de remplissage, de mots inutiles ou de phrases obscures. Ses vers, ses strophes coulent clairs et gais comme l'eau des ravins du San-Pedrone. Il savait se faire comprendre avec la même aisance qu'il mettait à saisir et traiter

(1) Elles portaient les noms de : Recllet, Roemer, Klein, Riegel, Lutz, Ziller, Foetz, Richert, Kobus.

(2) Klein, Ziller. — Nous sommes heureux d'exprimer ici notre gratitude à M. le Maire d'Ajaccio pour les détails intéressants qu'il a bien voulu nous donner. Nos remerciements vont également à M. de Buochberg, maire de Corte, qui n'a trouvé aucune trace des émigrants alsaciens de 1839 dans les archives de sa ville. Les familles corses, dont le nom semble indiquer une origine alsacienne, viennent de la Suisse. Elles se sont établies en Corse en 1770 et se sont complètement incorporées à l'élément indigène. — Nous n'avons pu savoir si les émigrants alsaciens dirigés sur Bonifacio y avaient fait souche; M. le Maire de Bonifacio, à qui nous nous étions adressé, ne nous a pas honoré d'une réponse.

son sujet. C'est une conversation variée, agrémentée d'expressions franches, d'images frappantes qui font éclater de rire par leur sincérité et leur justesse.

Il était né en 1805 au village de Castineta, au milieu de cette châtaigneraie qui couvre le large plateau du Rostino, dont les pentes boisées s'en vont mourir doucement sur les bords de la petite rivière, la Casaluna.

Cette petite vallée de la Casaluna a quelque chose de particulier qui prête à la rêverie : une rêverie ironique et moqueuse, charmante de désintéressement et de bonhomie. Encaissée entre les deux monts San-Pedru et Sant-Angelu, elle est une des rares contrées de la Corse où l'envahisseur hésitait à pénétrer.

Plusieurs hauteurs escarpées, qui portent encore aujourd'hui le nom de Castellu ou Castelluccio, prouvent qu'elle était bien gardée, et que l'ennemi ne pouvait pas s'y aventurer impunément. Quant aux villages ramassés tout en haut des sentiers rapides, ils semblent narguer encore les voyageurs des vallées lointaines.

J'ai entendu une vieille montagnarde — elle était née en 1802 — raconter le passage d'une colonne anglaise; ce devait être en 1815 :

« Ils montaient de la Casaluna par les raccourcis, l'un derrière l'autre... La file n'en finissait jamais ! » Notre voisin, un ancien soldat de Napoléon, avait pris son fusil à pierre et appelait : « Allons, qui est-ce qui vient ? que nous en jetions quelques-uns par terre... ». Mais les femmes étaient sorties sur les seuils : « Ne faites pas les fous : ils sont trop ». Lorsque la colonne arriva sur la place, le chef demanda des vivres. Alors notre voisin s'avança, lui mit la main sur l'épaule, et lui montra la route, en disant en français : « Les vivres, pour vous, les voilà, et vite ! ». « Et le chef partit avec ses hommes, si fatigués, si découragés que si on avait voulu on aurait pu les exterminer... ».

Elle disait vrai, la vieille. Quelques montagnards expérimentés auraient pu décimer sans pertes sérieuses cette troupe d'hommes exténués et ne connaissant pas les lieux.

C'est donc dans ce pays, si difficile à violer, et si tranquille, au pied du San-Pedrone, entre les villages de Saliceto et de Morosaglia, patries du ministre Saliceto et du général Paoli, que grandit Lisandru.

Cadre admirable pour ses jeunes années, mais qu'il dut trouver bien pauvre et bien étroit pour sa verve si caustique et si féconde de plus tard. Elle y fut comme prisonnière pendant la durée de sa trop courte vie ! Et le pauvre Lisandru

a dû souvent s'attrister, le soir, à l'heure du poète, en contemplant la cime du Sant-Angelu ou les gorges de Ponte-Nuovu ! Comme il aurait voulu sans doute pouvoir imiter Molière, son maître, s'en allant avec sa troupe sur les routes, dans les cités éloignées, donner libre cours à sa magnifique passion d'artiste ! Et peut-être, souvent ses railleries n'étaient-elles que de l'amertume !

La vie de poète n'est jamais sans douleurs. Et celle de Lisandru ne doit pas en avoir été exempte. Imaginez un perpétuel besoin d'écrire, de rimer, avec un souci constant de ne blesser, de ne mécontenter personne ; le désir lancinant de s'épancher, de chanter, avec la délicatesse de ne nuire à aucun concitoyen !

Aussi ses premières chansons ne furent-elles que plaisantes ou banales. On se les répétait sur les places, dans les conversations. Mais avec l'âge, son imagination critique devint plus exigeante. Il fallut la laisser s'exprimer. L'homme paisible céda au poète : c'était sa destinée.

Remarquons que d'abord il ne critiqua que lui. Un jour, dans les villages et les hameaux environnants, on entendit chanter son « Voyage à la recherche d'une femme ». Cela lui était venu tout à coup...

Una sera fattu céna,  
Distesu sopra la panca,  
Trinigandu la catena,  
Chi ci avia apicatu un'anca.

*Un soir après souper  
Couché sur le banc  
Et balançant la crémaillère  
Avec mon pied...*

Il médite quelques moments, considère sa situation, ses chances de succès, puis :

Sugicu e sinza sberbami  
Corsi subito à calzami.

*Sale et sans me raser  
Je courus aussitôt me chausser.*

Ainsi débute la mémorable randonnée.

Il part pour Piedigriggio, où :

Giunsi a mane nenzu u jurnu  
Mi schiaffai sottu un fornu.

*J'arrivai avant le jour,  
Et je m'abritai sous un four.*

Mais les gens ne l'écoutent même pas. Quant aux femmes, il leur fait pitié. Il est le paria dont personne ne veut. Aussi après quelques scènes, contées en strophes sarcastiques où certains villageois en prennent, comme on dit, pour leur grade, il s'engage sur la route de Canavaggia.

Et Lisandru tape sur Lisandru ; et cela pendant une quarantaine de couplets qui défilent alertes, vifs, s'entraînant les uns les autres comme se tenant par la main.

Quelques figures se reconnurent dans certains passages :

« *Martha la colli bruna, a servetta di u curatu* », et d'autres encore. Et ces chansons, que Lisandru avait voulu inoffensives, eurent un redoutable retentissement. S'il devenait du coup le poète populaire, certaines jalousies s'éveillèrent contre lui, qui devaient commencer les tracasseries dont il fut depuis persécuté.

Une chanson de Lisandru était un événement. Elle était copiée pour être apprise dans les villages des montagnes, lue sur la place de l'église, et souvent les enfants espiègles allaient la chanter sous les fenêtres de la personne visée.

Il y eut à une certaine époque, à Castineta, un notaire remarquable par sa taille, par son nez et... aussi par son ignorance. Et Lisandru, qui le connaissait bien, aurait voulu en dire un mot, « *una parola* ».

Le hasard, ou la fortune du poète, voulut qu'un vieillard, le ziu Michelinu, mécontent de son fils, songeât à faire son testament :

Un jornu u ziu Michelinu  
Bulià fà u so tistamentu :  
Da u figliolu era scuntentu  
Chi li naquava lu vinu,  
E li facia certe cose  
Da dile a purtelle chiose.

*Un jour l'oncle Michelino  
Voulut faire son testament :  
Il était mécontent de son fils  
Qui lui mettait de l'eau dans son vin,  
Et lui faisait des choses  
À dire à fenêtres closes.*

Voici que Lisandru est appelé comme témoin :

Altri trè n'avia buscatu  
Eo ci andéi per testimone :  
E c'era un grand nutarone  
Bellu longu e sfinazzatu.  
A l'intrarci feci casu,  
Avia un palmu è piu di nasu.

*Il en avait trouvé trois autres  
J'y allai comme témoin  
En entrant je constatai  
Qu'il avait un nez de plus d'une  
[aune.*

Et la scène se déroule enjouée et inoffensive. Mais, dans la discussion, le vieux Michelinu prend à partie — cela ne pouvait manquer — le pauvre notaire :

Si tu avia tantu talentu  
Quant'e nasu èri un Platone.

*Si tu avais autant de talent  
Que de nez, tu serais un Platon.*

Quelques jours après, le malheureux notaire entendait chanter ses chansons dans la rue, et cela l'avait paraît-il morifié jusqu'au sang. Il ne fut plus question de lui.

Mais il y avait quelqu'un que Lisandru aurait voulu chançonner : le curé. A cette époque, le curé était en Corse — et l'est encore très souvent — la personne sacrée du village. Quiconque touchait à sa réputation était honni, disqualifié. Le bon Lisandru savait donc d'avance à quelles rigueurs il s'exposait. Mais Voltaire fut-il corrigé par le bâton ?... Jean-



Jacques Rousseau, si souvent repoussé, s'arrêta-t-il d'écrire ?

Le curé de Castineta s'appelait Paulu. Un brave homme, jeune encore, qui n'avait que le défaut de déployer un peu trop d'amabilité avec ses jeunes paroissiennes.

Une courte chanson, qui l'effleurait un peu, courut les rues. Le prêtre répondit. Il y eut escarmouche et l'homme d'église sembla même s'amuser et en rire. Cependant, lorsque parut la deuxième chanson, il la lut lui-même en public, la commentant, traitant Lisandru d'ignorant. C'est alors que notre poète écrivit cette « *Risposta a prete Paulu* », ce sonnet qui mérite de figurer parmi les meilleures poésies qu'on ait jamais composées en dialecte corse : clarté, rythme, aisance incomparables.

Toutefois, peu à peu, les bonnes relations se refroidissaient avec le curé, et par la suite avec nombre de voisins. Arriva le samedi saint : jour de la bénédiction des maisons. Lisandru, toujours railleur et bon garçon, ouvrit sa porte toute grande. Et prete Paulu en passant entra et la bénit consciencieusement. Stupéfaction, plaisanteries des Castinetinchi.

Lisandru restait énigmatique. Cependant quelques jours après paraissait la *Bénédiction* de prete Paulu. Je la recommande à mes compatriotes : nulle poésie corse n'a jamais renfermé autant de mouvement, d'harmonie et de finesse. Dès la première aspersion tout se met à danser dans la maison : l'escabeau voltige par-dessus l'escalier, les poules s'enfuient épouvantées ; tout un tremblement que cette bénédiction du saint prêtre. Jusqu'aux grandes paroles (*parolone*) qui en « sortant entre les tuiles du toit bouchèrent les trous par où passaient les gouttes d'eau ». Les vers sont si réguliers, si entraînants, qu'on ne peut les réciter sans marquer la mesure.

Enfin, prete Paulu, pour en finir avec une situation où il sentait qu'il n'avait pas l'avantage, demanda son changement. Son successeur devait être, si l'on en croit les vieillards qui l'ont connu, moins tolérant.

La première poésie que Lisandru fit à son intention fut, je crois, celle où une bonne vieille, Elisabeth, supplie le voisin, Jean, de lui châtrer son chat. Jean s'étonne, car, dit-il : « *Li gatti castrati stanu sempre imbrustulati* » (Les chats châtrés sont toujours dans la cendre).

Et zia Elisabeth explique :

La domenica à la mane,  
Quand éllu falla à la chiesa,  
Si mette à miaulane,  
A codicchiola distesa,

Le dimanche matin,  
Quand il va à l'église,  
Il se met à miauler,  
La queue tendue,

. . . . .

Voici donc notre nouveau curé sur la sellette. Celui-ci ne transigea pas. Il voua au poète une inimitié mortelle.

Les choses s'envenimèrent encore lorsqu'il entendit chanter de nouveaux couplets, dont :

U nostru prete nuvellu  
Una sera di Natale  
Saltò per un purtellu,  
Azingò per u cullare  
Stede un ora impiccatu,  
Po cascò ch'ebbe crebatu.

*Notre nouveau curé  
Un soir de Noël  
Voulut sauter par la fenêtre  
S'accrocha par le cou  
Il resta une heure suspendu,  
Puis tomba risquant de se tuer.*

Il s'agissait d'une sortie nocturne pendant laquelle le jeune curé avait été surpris en *belle* compagnie et forcé de se sauver par la fenêtre.

Cette fois la haine du desservant ne connut plus de bornes. Et le bon poète lui-même, qui n'avait jamais songé à la moindre méchanceté, se sentit atteint et en fut profondément affecté.

Un vieillard, que nous avons beaucoup connu et qui habitait un village voisin, nous racontait que la dernière fois qu'il lui avait parlé, il l'avait trouvé très triste. Il l'accompagna sur la route et comme il avait tiré ses lunettes pour nettoyer les verres, il s'aperçut qu'il essuyait ses yeux. « Presse-toi, recommanda-t-il tristement, il fait nuit, et les routes sont peu sûres ».

Comme il avait raison, Lisandru ! Un jour qu'il travaillait dans son jardin, la conscience tranquille et le cœur toujours aussi bon, une balle, partie d'une chaussée voisine, le frappa à mort. Comme le merle trop confiant qui s'attarde à chanter sur la clôture du jardin, il tomba sous le plomb de ceux pour l'amusement desquels il avait toujours chanté.

Le vrai meurtrier, un nommé Orsilu, ne fut, paraît-il, jamais inquiété, car les gens le trouvaient moins coupable que le curé, instigateur du crime, disait la rumeur publique.

Ainsi mourut à l'âge de trente-sept ans, le 19 mai 1842, un des plus grands, des plus purs poètes que la Corse ait produits. Il avait le génie, la simplicité, la bonté de l'artiste. Il fut le poète des humbles villageois, des Corses en un mot, sans rancune, sans le moindre esprit d'intérêt, sans arrière-pensée.

Il a égayé les conversations sur les places publiques et fait rire les vieillards autour du feu dans les veillées d'hiver ; il a exalté la voix du berger et fait penser le laboureur derrière le pas tranquille de ses bœufs. Il fut dans la poche de chaque montagnard, et est encore aujourd'hui dans la mémoire de beaucoup d'entre nous.

Il est le poète classique corse, dont le bulletin « *A lingua corsa* » a, avec raison, rappelé le souvenir. Son immense production est en partie perdue, mais il en reste encore la valeur d'un bon livre, qui mériterait d'être édité.

Mathieu AMBROSI.

---

## NAPOLÉON ET ANVERS

---

M. Vincentelli, négociant à Anvers, dont l'activité commerciale et industrielle fait honneur à notre Corse, a eu la bonne idée de nous communiquer le résumé suivant d'une brillante conférence faite dans cette ville par le professeur belge Counson sur Napoléon.

Napoléon Bonaparte, premier soldat de la Révolution, et la ville d'Anvers, destinée, selon L. Guichardin, à devenir la commune patrie des nations chrétiennes, ont joué un rôle dans la plus grande tragédie de tous les temps, qui est l'organisation de la société humaine, conformément à la nature humaine.

Dès l'arrivée de Miranda à Anvers, une société se constitue pour défendre les droits de l'homme et la liberté de l'Escaut.

L'administration du département des deux Nèthes, dirigée par le préfet d'Herbouville, introduit l'Ecole centrale, l'Ecole de médecine, l'Ecole de marine, la vaccination.

Bonaparte, en 1803, contemplant les décombres et les ruines d'Anvers, a l'impression d'une ville d'Afrique. Il fait construire des quais et des chantiers; il veut faire d'Anvers une des six premières villes commerçantes du monde; et, après l'expédition de Walcheren (1809), il veut en faire le pistolet chargé braqué sur le cœur de l'Angleterre. Plutôt que de céder Anvers et la Belgique, il rompra les négociations de Châtillon.

En 1814, Lazare Carnot, qui a offert à Napoléon son bras sexagénaire, vient défendre Anvers et ne l'abandonne qu'après l'abdication de l'Empereur.

Carnot, collaborateur de Napoléon, c'était l'alliance de la première République avec la légende napoléonienne qui va se constituer à Sainte-Hélène.

L'armée française est revenue à Anvers en 1832 et elle a rendu Anvers à elle-même et à la Belgique.

Henri Conscience, l'auteur des romans historiques de la

Belgique, est fils d'un soldat de Napoléon comme Victor Hugo et comme son parent Louis Pasteur.

L'enseignement de l'Etat créé par la loi du 3 brumaire an IV, le Code civil, qui abolit le droit d'aînesse et détruit ainsi l'oligarchie, le commerce transatlantique, par lequel l'Amérique délivre l'Europe, ont préparé une humanité meilleure, orientée vers l'avenir.

Ce ne sont plus des mers, des degrés, des rivières,  
Qui bornaient l'héritage entre l'humanité.  
Les bornes des esprits sont leurs seules frontières;  
Le monde en s'éclairant s'élève à l'unité.

Albert COUNSON,

Membre de l'Académie Royale de langue et de  
littérature françaises en Belgique,  
Professeur à l'Université de Gand.

---

## Le " RATTACHEMENT "

### == de la Corse à la France ==

---

Le grand public a été intéressé, pendant ces derniers mois, par les articles de journaux et les conférences relatifs au rattachement, entendez au rattachement géodésique, de la Corse à la France par la mission Helbronner. Nous avons eu le plaisir d'entendre les causeries que le savant géodésien a faites à la Sorbonne et à l'Institut de géographie, et nous croyons être agréable à nos lecteurs en leur faisant ici un exposé sommaire et sans prétention scientifique de ce sujet.

Nous avons souvent eu recours, pour la plupart, à cette admirable carte topographique au 80.000<sup>e</sup>, dite d'Etat-major, que le touriste utilise autant que l'officier. Presque toutes nos cartes en dérivent. Les principes d'après lesquels elle a été tracée furent posés, en 1817, par une grande commission que présidait l'illustre Laplace. Elle devait être levée au 10.000<sup>e</sup> et publiée au 50.000<sup>e</sup>. Des considérations budgétaires réduisirent ce premier projet à celui d'une carte au 80.000<sup>e</sup>, fondée sur des levés au 40.000<sup>e</sup>. Or, aujourd'hui, cette carte est reconnue insuffisante. Tout le monde réclame l'exécution de l'ancien programme, déjà réalisé par d'autres nations, en l'élargissant encore. Il faudrait donc que les Services de la géodésie et du cadastre refissent les calculs antérieurs, pour



les levés de précision au 10.000° et au 20.000°. C'est l'avis général (1).

Vers 1890, le gouvernement parut s'engager dans cette voie et nomma deux commissions. En 1898, le Service géographique français commença la réfection du réseau géodésique et communiqua ses résultats au cadastre. En 1899, parut une première feuille au 50.000° aussi savante que belle. Mais le ministère des Finances intervint en 1907 et réduisit les crédits de telle façon qu'il aurait fallu attendre le XXIII° ou le XXIV° siècle pour voir l'achèvement des travaux. La guerre survint qui montra la nécessité, ne fût-ce qu'au point de vue militaire, de reprendre ce travail. Alors nouvelle velléité. Un service d'études pour la révision et la réfection du cadastre fut créé en 1919 et remanié en 1923. Il travaille lentement faute d'argent. Cependant, la Direction du Service géographique de l'armée a publié, en 1923, une brochure, qu'elle a distribuée au public, pour montrer l'urgence et les besoins d'une nouvelle carte à grande échelle (2).

La Corse y est intéressée plus qu'aucun autre département. On s'en rendra compte en apprenant que sa carte actuelle au 80.000° et son cadastre reposent sur des travaux effectués au XVIII° siècle ou au début du XIX°. C'est en avril 1770 que Louis XV ordonna de commencer le plan terrier de la Corse. Deux ingénieurs géomètres, Bédigis et Testevuide, en furent chargés ; ils étaient assistés de 30 géomètres du cadastre. Les levés, commencés en 1770, étaient achevés en 1791 (3). L'ingénieur Tranchot effectua par des calculs trigonométriques la liaison entre la Corse, la Sardaigne et la Toscane pour en déterminer les distances respectives. Se basant sur ces travaux, le Dépôt de la guerre publia, en 1824, en 8 feuilles à l'échelle du 100.000°, la première carte scientifique de la Corse. Mais la représentation géométrique du relief du sol, déterminée par un nombre suffisant de cotes, manquait, et le nivellement, purement artistique, était inexact. Telle quelle, toutefois, cette carte constituait un immense progrès sur les précédentes.

Il restait à calculer la distance par rapport à la France. Ce fut le capitaine Durand qui, en 1827, réalisa, à peu près, ce tour de force, mais il méritait une correction.

---

(1) Cf. à ce sujet la note du colonel Perrier sur la nouvelle carte de France présentée, au Congrès de Liège, à l'Association française pour l'Avancement des Sciences.

(2) Imprimerie du Service géographique, 1923, 128 pages, 14 pl.

(3) Les plans du Terrier, levés à l'échelle de 1 pour 10.800, sont déposés aux Archives du Ministère de la Guerre, au nombre de 37, et accompagnés d'une carte générale de l'île.

En 1862, le Dépôt de la guerre songea à corriger et à compléter la carte de 1824, qui ne présentait pas seulement les faiblesses déjà indiquées, mais d'autres erreurs aussi provenant de calculs erronés. La plus grave intéressait la base qui avait servi à tous les autres calculs géométriques, c'est-à-dire la méridienne confondue avec la méridienne de Tollare, dans le cap Corse. Une mission fut donc confiée aux capitaines Bugnot, Perrier et Proust. Ils durent refaire en grande partie le travail de Tranchot et l'achevèrent en 1867, après avoir constaté, en particulier, que le Rotondu n'était pas le géant de nos montagnes, que cette première place revenait au Cintu avec 2710 m., que le d'Oru n'arrivait qu'en sixième ligne, non à la deuxième, avec 2391 m., etc. Leur œuvre (1) permit, à partir de 1874, la publication de la carte actuelle, dite de 1880.

Il n'y avait plus désormais qu'à vérifier, et au besoin à corriger, les calculs du capitaine Durand sur la position de la Corse dans la Méditerranée en utilisant les instruments et les procédés plus perfectionnés que celui-ci n'avait pas connus. C'est ici que se place la mission de M. Helbronner, dite du rattachement géodésique de l'île au continent français, mission qui, en d'autres termes, devait rechercher d'une façon précise, et à un mètre près, la place de la Corse au milieu de la mer.

Auparavant, il est équitable de dire que le lieutenant (aujourd'hui capitaine) Tardi, notre compatriote (2), du Service géographique, était allé, en 1923, en Corse pour préparer l'œuvre de rattachement avec la Sardaigne et la Ligurie envisagée par le gouvernement italien. Le projet, exposé dans une brochure du professeur ingénieur Antonio Loperfido, chef de la section de géodésie de l'Institut géographique italien (3), était fondé sur la liaison du mont Artica, en Corse, au mont Settepani, en Ligurie, mais il se heurtait à des obstacles matériels presque insurmontables, à cause de l'écran interposé du Cintu. Le capitaine Tardi étudia sur place deux autres projets, en évitant de prendre ce Cintu comme point fondamental, ayant reconnu sur le terrain les difficultés d'or-

---

(1) Cf. *Mémoire sur la nouvelle triangulation de l'île de Corse*, par le commandant Perrier, en 1868, dans le *Mémorial du Dépôt général de la guerre*; Paris, Imprimerie nationale.

(2) D'origine bastiaise, il est le petit-fils de M. Dominique Tardi, ancien président du Tribunal de commerce de Bastia.

(3) Cf. traduction extraite du *Bulletin géodésique* du 2 avril 1923, dans les *Comptes rendus de l'Assemblée de géodésie de l'Union géodésique et géographique internationale*, tenue à Rome en 1922. Toulouse, Privat.

ganisation du sommet. Le gouvernement lui octroyait (généreusement!) pour cette mission, 2 hommes et 800 francs de crédits! Malgré cette indigence de moyens, l'officier, dont personne n'a parlé et qui a voulu trop modestement rester dans l'ombre, réussit et nous tenons à lui rendre justice en passant.

M. Helbronner eut sur lui l'avantage de posséder des ressources personnelles plus grandes, qu'il mit au service de son magnifique programme, de trouver aussi un concours officiel puissant, puisqu'il fut transporté en Corse par un croiseur cuirassé et qu'il obtint, grâce au général commandant le XV<sup>e</sup> corps d'armée, le secours matériel de toute une compagnie du 173<sup>e</sup> d'infanterie.

Il est vrai que M. Helbronner est membre du Comité international de géodésie, ancien élève de l'Ecole polytechnique, commandant d'artillerie de réserve et président d'honneur du Comité de tourisme en montagne. Les deux conférences qu'il a faites sur les travaux longs, pénibles et dangereux par lui exécutés en 1925 furent captivantes. Elles le furent par la variété et la netteté de l'exposition, mais elles pouvaient l'être grâce aux parfaites projections de quelques-uns des 1.600 clichés, dont 600 seulement pour la Corse, que le géodésien rapporta de ses campagnes. La première se déroula devant les membres de l'Association des géographes, à l'Institut de géographie de la Sorbonne, et, bien que sommaire, donna l'idée de l'entreprise. La deuxième eut lieu en présence de 3.000 personnes, au grand amphithéâtre de la Sorbonne, le 20 février au soir, de 9 à 11 heures, sous la présidence de M. Lallemand, président de l'Académie des sciences et de l'Union géodésique internationale. Elle avait été organisée par la Société de géographie, le Club Alpin et le Touring-Club français. La Corse fut ce soir à la gloire et à l'honneur et nul doute qu'une grande partie des applaudissements qui saluèrent le conférencier s'adressait à l'île dont M. Helbronner put dire que cette terre bien française de cœur était désormais plus solidement rattachée à la patrie qu'elle avait autrefois choisie.

Après une présentation aussi claire que savante du sujet par M. Lallemand, l'orateur fit d'abord justice des racontars que la grande presse elle-même avait recueillis sur le déplacement de la Corse vers l'Est. Par suite de la dérive à laquelle elle est condamnée par son flottement dans les mers, comme tous les continents, suivant une hypothèse récente formulée par Wegener, elle se serait, disait-on, rapprochée, au cours des siècles, d'une dizaine de mètres de l'Italie. On pou-

vait prévoir qu'à une époque plus ou moins lointaine, l'île en arriverait à se trouver soudée à la péninsule italienne. Prophétie fantasmagorique, dit M. Helbronner, qui est le résultat de calculs intéressés ou fantaisistes (1).

La vérité est que la Corse est solide, immuablement fixée sur son socle primaire et qu'il s'agit simplement de savoir si, sur nos atlas, la place qu'on lui donne dans le milieu maritime est exacte ou fausse, à quelques mètres près. Pour cela, il fallait la joindre au continent au moyen de calculs géodésiques à la fois plus précis et plus complexes que ceux du capitaine Durand.

Ce projet fut conçu à la suite des travaux que, pendant 25 ans, le savant effectua dans les Alpes françaises. Il fit l'ascension de presque toutes les cimes depuis le lac Léman jusqu'au bord de la mer, sur 400 kilomètres, et il utilisa successivement le mont Blanc, la Grande Casse, le mont Pourri, la Barre des Ecrins, le mont Pelvoux, le pic des Trois Evêchés, pour ne parler que des principaux, comme points géodésiques (2). A l'aide d'un procédé qu'on nomme triangulation, et qui consiste à tracer, le long d'une ligne servant de base et appelée méridienne, une série de triangles dont un côté ou un angle connu permet d'évaluer la longueur des deux autres côtés ou la grandeur des deux autres angles, il réussit à inscrire, dans des compartiments exactement ajustés, les hauteurs essentielles du terrain parcouru. De cette manière, les distances réciproques étaient évaluées à quelques centimètres près. Il atteignit ainsi le bord de la Méditerranée entre Toulon et Nice.

Le désir lui vint de franchir la mer qui le séparait de la Corse et de rattacher géodésiquement cette île au continent français. Mais trois difficultés, à première vue insurmontables, se présentaient à lui. La première venait de l'emplacement de la Corse par rapport à la France. Au lieu de se trouver sur le prolongement de la méridienne française, elle était à l'écart, déjetée vers l'Est; la triangulation devait être établie sur une base nouvelle. La deuxième était due à la grande distance de l'île par rapport au continent; il fallait la franchir à l'aide d'un triangle dont un côté aurait près de 300 kilomètres de longueur, soit six fois la longueur usitée en pareil cas. Enfin, et c'était l'obstacle matériel, comment pourrait-on

---

(1) Cf. à ce sujet un intéressant article paru dans la Revue de Paris du 1<sup>er</sup> mars 1926.

(2) Ces opérations nécessitèrent 16.000 observations géodésiques et les calculs longs et délicats qu'elles entraînent.



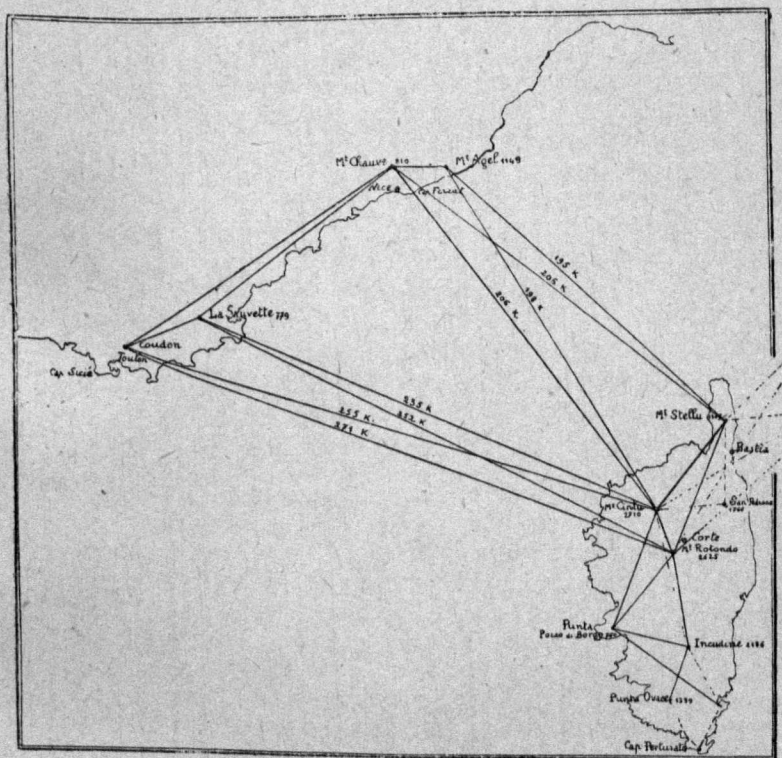
voir de Corse ou de Provence, même par nuit très claire, la lueur des lampes dont le géodésien se sert pour ses visées?

Laissons là les calculs qui sont un jeu pour M. Helbronner, mais qui rebutteraient ceux qui veulent bien me lire. Qu'ils sachent seulement qu'après avoir montré par des projections les appareils variés et curieux dont il eut à se servir, dont une lampe légère, mais capable de donner une lumière de 2 millions de bougies, avec des miroirs spéciaux, le conférencier fit comprendre clairement à son auditoire attentif l'intérêt qui s'attache à ces travaux et l'importance des résultats. Il installa sur la côte française deux observatoires, l'un près de Nice, au mont Agel, l'autre près de Toulon, sur le Condon. En Corse, les sommets choisis furent le mont Stellu, à 1305 m., le mont Cintu, à 2710 m., et le mont Rotondu, à 2635 m. Des abris et des plates-formes avaient été construits par la main-d'œuvre militaire et, après leur achèvement, le savant s'embarqua sur le *J. Michelet* qui se rendait en Extrême-Orient. La traversée fut enchantée, dit-il. Il débarqua à Bonifacio et gagna l'un après l'autre ses postes d'observation.

Il séjourna sur le Cintu pendant tout le mois d'août, attendant qu'au jour dit ses auxiliaires fissent briller les lumières sur lesquelles il devait braquer ses appareils. M. Helbronner conte ensuite ses angoisses. Les quatre premières nuits, malgré son attente et l'assistance d'un cuisinier militaire, plus passionné pour le succès de l'entreprise que pour ses fourneaux, mais dont la vue était perçante, il ne distingua rien. La nuit était claire, les étoiles scintillaient; en vain tous les yeux fixés dans la direction de Nice ou de Toulon se fatiguaient. Résultat décevant, mais logique, annoncé. Jamais un géodésien n'avait fait de visées sur une telle distance, soit sur 271 kilomètres, et si trente ans auparavant, en 1879, la mission franco-espagnole du général Ibanez et du colonel Perrier, qui fit la jonction de la triangulation hispano-algérienne, réussit dans des conditions à peu près semblables, avec deux kilomètres en moins, elle jugea son succès comme miraculeux et la science affirma que personne n'aurait un égal bonheur.

Or, la cinquième nuit, vers 10 heures du soir, la lueur apparut tremblotante et joyeuse. Malgré l'intermittence, le savant affairé put se mettre au travail, opérer ses visées, effectuer ses calculs, fébrile, enthousiaste, veillant à toute erreur qui aurait pu fausser le résultat d'ensemble, maîtrisant son cerveau, ses nerfs et sa fatigue. Il recommença cinq fois et chaque fois, pour chaque visée, fit onze opérations, dans la nuit, sous le vent, avec l'angoisse d'une disparition du phéno-

mène lumineux. Il opéra ainsi jusqu'à 3 heures du matin. Puis quand l'étoile eut cessé de luire là-bas, loin vers la France, étincelle qui fit l'union de tous les cœurs français et corses attachés au projet, le savant alla se jeter sur l'humble lit de camp où, dans l'attente du soleil et des nouveaux travaux, il donna libre cours à la joie orgueilleuse qui chassait le sommeil et le récompensait de toutes ses fatigues, de tous ses sacrifices.



LE RATTACHEMENT GÉODÉSIQUE DE LA CORSE A LA FRANCE  
(Schéma simplifié des opérations trigonométriques effectuées par  
M. Helbronner pour le rattachement et la  
triangulation de la Corse.)

Les jours qui suivirent furent consacrés à compléter les calculs, à tracer les triangles qui rattachaient le Cintu au Rondou et au Stellu et qui servirent de base à un nouveau cadastre, à continuer ceux qui lui permirent de construire la méridienne de la Corse jusqu'au détroit de Bonifacio, à la

rattacher enfin à celle de la Sardaigne que les géodésiens italiens ont tracée pour relier leur île à la péninsule. Ce labeur faillit être interrompu par un incident grave, qui aurait pu être une catastrophe. Dans la nuit du 24 au 25 août, le vent, le terrible vent d'ouest, « dont nul à Paris, dit l'orateur, ne peut se faire une idée », le *libecciu*, car il faut l'appeler par son nom, se mit à souffler en rafales d'une telle violence que la mission dut se réfugier dans l'abri et qu'à 8 heures du soir le toit, consolidé par 1.500 kilogs de blocs granitiques, se souleva et s'effondra. M. Helbronner n'eut que le temps de sauter hors de sa couche pour ne pas être écrasé par une pierre énorme. Ses compagnons et lui-même se dégagèrent péniblement des ruines, et par une ténacité bien digne de celui que les hautes cimes connurent triomphant de tous les vertiges et de tous les dangers tant et tant de fois, il fit rebâtir la cabane le jour même. Le soir il y recouchait et il y demeurerait plusieurs jours encore, goûtant sa récompense dans la pureté admirable du ciel qui lui facilita tous les travaux et en permit l'achèvement.

Désormais, grâce à lui, la Corse a sa place définitive dans la Méditerranée, à un mètre près, et à une vingtaine de mètres un peu plus au sud-est qu'à sa place actuelle. Le « rattachement » de la Corse au continent français est une opération qui fait honneur à la science française et vaut à celui qui l'exécuta, presque entièrement à ses frais, un renom durable. Le savant n'a pas voulu cependant que cette conférence, inoubliable pour ceux qui l'entendirent, se bornât à être une sorte de glorification personnelle. Il s'efforça de rejeter une part de cet honneur sur ses collaborateurs, sur le Comité français de géodésie, sur la Corse et les Corses. Il fit passer sous les yeux de son auditoire quelques-unes des photographies que son séjour en Corse lui permit de recueillir. Les vues de la calanque de Bonifacio, des rochers roses de Piana « enchantement des yeux », des sommets de la Paglia Orba, du Stellu, du Rotundu, du Cintu étaient magnifiques. Prises en téléphotographie, d'une netteté parfaite, elles constituaient la meilleure des propagandes pour la beauté de la Corse, un appoint triomphal pour la diffusion du tourisme. Elles s'ajoutaient à celles qu'un public plus restreint, mais plus averti, avait admirées à l'Institut de géographie quelques jours auparavant.

En résumé, M. Helbronner a bien travaillé. Il a bien mérité de la science géographique en assumant les dépenses qu'entraînait la triangulation (base de toute carte) d'une partie du territoire français. Il a rendu un immense service à la géodésie

en intéressant le grand public à des travaux arduos ou compliqués, et à la réfection de la carte dite d'Etat-major. Il a rendu service à la Corse en en refaisant la triangulation et en préparant ainsi la voie à une refonte plus précise des cartes insulaires (quand la situation financière le permettra). Sa conférence fut une source d'émotions prolongées pour les Corses qui y assistèrent et, pour ma part, je lui en suis reconnaissant. L'homme qui emporta de son voyage dans l'île tant de beaux souvenirs, qui goûta sur ses monts les joies supérieures du savant, celles qui viennent de l'esprit, et la volupté matérielle du touriste, celle qui vient des sens, a déclaré qu'il aimait la Corse et qu'il en resterait le panégyriste. Il l'a prouvé par les termes dont il en a parlé, par l'éloge de ses habitants (qu'on sentait sincère). Nous devons donc applaudir aux paroles par lesquelles, pour clore la séance, le président du Club Alpin français a rendu hommage aux travaux du savant « que les géographes, les topographes et les géodésiens ne cesseront pas d'utiliser » et à celles que le général Mangin, commandant le XV<sup>e</sup> corps d'armée, représentant officiel du Président de la République, a, en présence du gouverneur de Paris, le général Gouraud, prononcées pour féliciter M. Helbronner avant de le décorer de la croix d'officier de la Légion d'honneur (\*).

A. AMBROSI.

---

## LE DISINGANNO

---

### Eclaircissement au sujet de la guerre de Corse ou la Corse justifiée <sup>(1)</sup>

---

Si vous n'avez plus assez de cœur pour regarder votre Patrie trahie et combattue par ses propres enfants et par les mains de ceux-mêmes à qui, suivant toute loi, il appartiendrait

---

(\*) Sur ce même sujet, on pourra lire: 1<sup>o</sup> *Le rattachement géodésique de la Corse au continent français : exposé préliminaire*, par M. Ch. Lallemand, et note à l'Académie des Sciences, de M. P. Helbronner, dans *La Montagne*, organe officiel du Club Alpin français, n<sup>o</sup> 188, janvier 1926; un autre de vulgarisation scientifique, publié par l'*Illustration* au mois de février 1926, sous la signature de F. Honoré.

(1) Nous commençons ici, comme nous l'annoncions dans le dernier numéro, la publication des passages les plus importants du *Disinganno*, le plus éloquent des plaidoyers en faveur de la liberté de la Corse, tyrannisée par les fonctionnaires génois.



de la défendre avec tout le sang qu'ils ont dans leurs veines, je ne puis pas non plus certainement voir cela d'un œil tranquille, et me tenir dans un timide et paresseux silence, à la façon de certaines âmes viles et de certains cœurs de pure pierre . . . . .

On doit, dit-on, obéir aux souverains, même méchants, car accorder aux particuliers la liberté de prendre les armes contre leurs Souverains, quand même ils gouvernent tyranniquement, ce serait ôter tout rempart à la méchanceté des hommes et priver le monde de la société si nécessaire et de la paix, premier bien des mortels, qui distingue les hommes d'avec les bêtes, et les villes d'avec les bois; ce serait détruire toute souveraineté, sans laquelle pourtant le genre humain deviendrait un horrible chaos; nous mènerions alors une vie plus affreuse que celle des brutes : *Feriores feris viveremus vitam*. C'est ce que Sénèque a dit aussi : « Qu'un souverain doit être souffert bon ou méchant qu'il soit ». Et l'apôtre Paul veut que nous considérions ce Souverain comme un ministre que Dieu a choisi pour représenter son autorité et sa grandeur ici-bas.

Mais avec tout cela, il faut remarquer que des passages allégués jusqu'ici et de plusieurs autres qu'on pourrait alléguer, tant des auteurs sacrés que des profanes, on ne peut aucunement conclure qu'il ne soit permis aux peuples de déposer un prince dans les formes dues, et d'un avis commun et public, et spécialement des principaux de la nation, quand, en effet, on ne peut autrement pourvoir à la conservation et à la sûreté des Etats, et qu'il n'y a aucun moyen pour la défense du bien public.

Une telle doctrine (2) surprendra peut-être quelques-uns de ceux qui, parés du faux titre de premiers docteurs dans les sciences sacrées, criaillant de tous côtés qu'il ne reste aux peuples de Corse, opprimés autant que l'on veut par la République génoise, aucune ressource que d'importuner le Ciel par des voix plaintives, et attendre un remède aux calamités publiques uniquement de la main de Dieu, dans laquelle est le cœur des Souverains (3). Et il y aura aussi des esprits

(2) Cette doctrine est celle que J.-J. Rousseau devait exprimer si bien dans le *Contrat social* en 1762, soit vingt-cinq ans plus tard. Ne pas résister, ce serait aliéner sa liberté et, dit Rousseau, c'est un droit que l'homme n'a pas le droit d'aliéner.

(3) C'est la théorie de la monarchie absolue de droit divin érigée par les légistes français du XVII<sup>e</sup> siècle en dogme constitutionnel. C'est aussi une réponse anticipée à la lettre du cardinal Fleury, du 6 juin 1738 : « Vous êtes nés sujets de la République de Gênes, ils

malins qui oseront condamner ladite proposition au moins comme scandaleuse et comme principe de sédition (4). Mais comme il réussit heureusement au savant Suarez de convaincre l'opiniâtreté fanatique du roi d'Angleterre sur ce même sujet, il ne vous sera pas non plus malaisé de faire connaître leur ignorance et de les déclarer adulateurs pernicieux, semblables en tout aux conseillers représentés par Ezéchiël qui nous donne une idée du gouvernement que Messieurs les Gênois ont exercé dans la Corse, comme vous verrez dans la suite.

C'est pourquoi il faut remarquer avant autre chose que, suivant la commune opinion des docteurs, un Prince peut être tyran en deux manières : 1° quand il s'est emparé de la souveraineté sans un juste titre ; 2° quand le Prince, muni d'ailleurs d'un titre juste, ne se tient point, dans son gouvernement, dans les bornes de la justice, et qu'il se propose pour objet ses propres commodités seulement et non le bien public de ses peuples (5). Celui-ci, selon le sentiment de Bartole, est aussi bien tyran que l'autre, et c'est aussi le sentiment d'Aristote et de tous ceux qui ont traité cette matière. On pourrait ajouter une troisième espèce de tyrans, savoir : ceux dont le gouvernement est cruel, en même temps qu'il n'est point autorisé par un juste titre. Vous pouvez voir dans Plutarque beaucoup de marques qui caractérisent un gouvernement tyrannique, dont cependant deux sont les principales, à ce que le célèbre oracle des Lois nous enseigne, c'est-à-dire entretenir la mésintelligence et la division parmi les peuples : les

---

sont vos maîtres légitimes. Il ne s'agit pas de rechercher dans les temps anciens ce qu'était votre constitution ; il suffit que les Gênois soient reconnus paisibles possesseurs de votre pays depuis plusieurs siècles pour qu'on ne puisse plus leur contester la possession... N'oubliez pas que la religion nous enseigne qu'on ne doit jamais résister aux puissances que Dieu a établies pour nous gouverner ».

(4) Bossuet avait écrit dans la *Politique tirée de l'Ecriture sainte*, sous le règne de Louis XIV : « Que toute âme soit soumise aux puissances supérieures, car il n'y a point de puissance qui ne soit de Dieu ; et toutes celles qui sont, c'est Dieu qui les a établies. Ainsi qui résiste à la puissance, résiste à l'ordre de Dieu..., qui entreprend de la renverser, n'est pas seulement ennemi public, mais ennemi de Dieu ».

(5) Louis XIV, personnification de la monarchie de droit divin, n'avait pas mieux dit en s'exprimant ainsi dans les *Réflexions sur le métier de Roi* : « L'intérêt de l'Etat doit marcher le premier. On doit forcer son inclination et ne se pas mettre en état de se reprocher, dans quelque chose d'important, qu'on pouvait faire mieux. Il faut toujours avoir en vue le bien et l'intérêt de l'Etat ».

appauvrir et les affliger dans leurs personnes aussi bien que dans leurs facultés (6).

Après quoi il nous assure qu'on déduit cela ouvertement des lois qu'il y allègue.

Or, quand il s'agit d'un Prince qui usurpe la Souveraineté (7) sans un juste titre, et que cela est hors de contestation, il est permis aux peuples d'affranchir leur Patrie du joug indigne, comme le docteur Angélique l'affirme avec les sectateurs les plus renommés et les interprètes des droits civil et canon. Communément, ce que le mentionné Suarez, déjà cité, remarque aussi. Saint Thomas apporte en preuve de cela l'exemple d'Ajode contre le tyran Mohabite, et de ceux qui tuèrent Jules César. Si cela ne suffit point, on doit se souvenir que toutes les nations, et les Grecs surtout, ces peuples dont les Romains ne dédaignèrent point emprunter leurs lois, rendirent les honneurs divins à ceux qui les avaient délivrés de quelque véritable tyran, parce que ceux-ci n'étant pas des princes, mais des ennemis, on ne pouvait pas non plus les considérer comme tels.

Mais que faut-il que les peuples fassent quand un Souverain ayant un juste titre de domaine n'a pourtant point la justice nécessaire à un véritable Prince, sans laquelle la royauté, comme saint Augustin le dit, n'est autre chose que « *magnum latrocinium* » ? (8) ; lorsque la cruauté et la tyrannie du gouvernement viennent à se rendre insupportables (car je parle ici d'une tyrannie et d'une cruauté extrêmes), quel parti faudra-t-il que les sujets les plus considérables prennent dans une si grande calamité ? Redoubler au delà de toute expression les prières tant publiques que particulières au Roi des Rois et, c'est ce qu'on ne doit pas certainement omettre, mais cela n'est pas assez. Il faut se donner du mouvement en même temps que l'on prie. *Tu quoque cum Minervâ manum adhibe* (c'est la réponse qu'on fit à quelqu'un qui prétendait avoir la gloire de vaincre sans se donner la peine de combattre), *Dû enim operantes adjuvant* (9).

(6) Il résume ici tous les reproches que les Corses adressaient au Sénat génois.

(7) Allusion aux Génois dont la souveraineté fut toujours contestée par les Corses. « Vous êtes *mes sujets naturels* », leur disait Gênes. « Non, répondaient les insulaires, nous ne sommes rattachés à vous que par un contrat, une convention », ce qui, à l'origine, était exact.

(8) « Un grand vol. »

(9) « Dans la compagnie de la déesse Minerve tu recevras son appui, car les dieux protègent ceux qui se donnent du mal. »

Lorsque (comme il nous est arrivé), les recours au pape, à l'Empereur et à d'autres puissances sont inutiles, lorsque tous autres moyens tentés sont pareillement inutiles, les provinces sujettes et particulièrement leurs chefs respectifs pourront se rassembler et, d'un commun avis, déposer et chasser ce tyran pour prévenir ainsi et réparer l'extrême et générale désolation (10).

Voici la raison très claire que Dominique Bannez nous en donne. Les Princes, selon la loi naturelle, doivent servir au bien public et le bien public ne doit pas servir à l'avantage particulier des princes. C'est pourquoi il faut que ceux-ci disent à leurs peuples ce que dit saint Augustin : « *Quod præpropositi sumus, propter vos est* » (11).

Celui-là est bien plus séditieux qui, dans son gouvernement, ne prend point le soin du bonheur de ses sujets, ce qui est l'unique objet des lois, comme on le peut clairement voir en plusieurs endroits de l'Ecriture et nommément dans saint Paul.

Et si cela est ainsi, y aura-t-il quelqu'un qui osera condamner un peuple qui, par une nécessité extrême, est obligé de se procurer le bien public par les armes? C'est, suivant une loi universelle, qu'on doit obéir aux Souverains; mais, comme l'incomparable Augustin nous enseigne, cette loi a été établie par les hommes. Il est vrai que cette même loi est quelquefois appelée divine, ou parce que Dieu l'a approuvée comme très nécessaire aux hommes, ou parce que nous tenons de lui tout le bien. Mais il est aussi vrai que le Prince des Apôtres l'appelle *loi humaine*. En effet, lorsqu'il plut à Dieu de choisir des Princes parmi son peuple, il ne voulut jamais qu'ils fussent reconnus pour tels sans le libre consentement du peuple, même sachant que ces Princes s'attiraient par là l'affection de leurs sujets, qui est à l'égard de la principauté un

---

(10) Quarante ans plus tard, le 4 juillet 1776, le congrès des colonies anglaises d'Amérique décidait de se révolter contre la métropole, et il exprimait les mêmes idées : « Quand une longue suite d'abus et d'usurpations, ayant invariablement le même objet pour but, prouve évidemment un dessein de soumettre le peuple à un despotisme absolu, il est en droit, et c'est même son devoir, de secouer le joug d'un pareil gouvernement et de se pourvoir de nouveaux garants de sa sûreté future. ».

(11) « Si nous avons été désignés pour être Rois, c'est dans votre intérêt, à vous, sujets. » Les légistes et Bossuet se sont exprimés de même, mais en ajoutant qu'un Roi coupable de mal gouverner son royaume ne devait en rendre compte qu'à Dieu.



appui bien plus ferme que ces hautes tours appelées autrefois par les Grecs nids des tyrans.

Cela posé, il faut raisonner ainsi : que l'on considère tous les Etats du monde, même ceux des infidèles, il est sûr qu'on ne trouvera point un royaume, ni une province qui soit si maltraitée par des divisions perpétuelles et par de si grandes et si opiniâtres guerres civiles, que la Corse l'a été sous la domination des Génois. Il suffit de dire que, selon le détail qu'eux-mêmes en donnèrent au public en l'an 1731, dans un petit livre intitulé *Ragguaglio de' Tumulti seguiti in Corsica*, publié sous un nom emprunté, les meurtres étaient si fréquents qu'on en pouvait compter par an, l'un portant l'autre, jusqu'à 900 et davantage, presque tous impunis, ce qui, eu égard à la petitesse de ce royaume qui n'a environ que 400 milles de circuit, est une chose qui doit faire horreur à ceux qui en entendent parler. Et les Génois, non seulement tombent d'accord de ces faits déplorables, mais ils les exagèrent encore pour augmenter l'opprobre de notre Nation. Mais ils ne sentent pas qu'il s'ensuit qu'il faut qu'ils aient gouverné cruellement et tyranniquement au delà de toute expression, puisque, suivant la véritable doctrine établie ci-dessus, un si grand mal ne peut procéder d'aucune autre cause que de l'iniquité du gouvernement qui, en ôtant aux criminels la crainte du châtement, ouvre la porte à tous les crimes (12).

Je ne dis point qu'on n'ait publié en Corse des lois contre les meurtres, même trop rigoureuses, qui n'étaient pas pourtant faites afin de punir les coupables (ce qui doit être l'unique objet des lois de cette nature), mais afin d'assassiner les innocents, puisque tous les parents, quoiqu'ils n'eussent aucune part au meurtre, étaient punis par la saisie de leurs biens, sans que l'on infligeât au coupable la peine qu'il avait méritée. Vous et moi en avons des preuves par devers nous, aussi bien que tous ceux qui possédaient des biens tant soit peu considérables. Par là, on peut voir qu'on ne publiait les lois contre les homicides que pour faire servir le bandeau de la justice à couvrir l'exécrable dessein d'entretenir des inimitiés mortelles parmi les Nationaux, pour se servir ensuite sans dis-

---

(12) Les fonctionnaires génois avaient, en effet, décidé, pour augmenter les revenus de leur charge, de vendre les armes aux Corses et de gracier les coupables qui se réfugiaient à Gênes, à la condition d'y contracter du service dans leurs troupes. (Cf. le *Libro Rosso*.)

inction des biens des criminels et de ceux des innocents. Et voilà les deux principales marques de tyrannie dans un prince que Bartole nous indique.

N'est-il pas vrai que ceux qui étaient bannis du Royaume parce qu'ils étaient pauvres trouvaient toujours à Gênes un refuge assuré et, qui plus est, un emploi nonobstant le crime commis? N'est-il pas vrai que ces scélérats, après un certain espace de temps bien court, obtenaient toujours le pardon et revenaient dans leur pays plus insolents et plus insupportables qu'ils n'étaient avant, puisqu'ils revenaient bien habillés, au lieu qu'ils étaient partis nus et crasseux? Qu'on nie à présent si l'on peut que, de cette façon, les assassins les plus abominables étaient aux yeux des libertins des objets d'envie, lorsqu'ils auraient dû plutôt être des exemples d'horreur. N'était-ce pas le moyen d'encourager les vengeances au lieu de les empêcher?

S'il était question de ces coupables dont on pouvait tirer de l'argent, c'était une chose bien rare et un miracle pour ainsi dire de les voir punis de mort. Si on avait cependant usé de cette juste rigueur, on aurait fait passer l'envie de retomber dans de nouveaux crimes; mais le gouvernement génois les voulait et les souhaitait ardemment comme des événements les plus heureux, puisque, par ces divisions continues, il se mettait à couvert du ressentiment général de la nation que son inique procédé méritait et il s'enrichissait en même temps des dépouilles des meilleures familles.

Personne ne sera à présent surpris d'entendre que, dans la Corse, il y eut tant de divisions et de meurtres. Ce sont des désordres inévitables partout où les peuples ne sont pas retenus dans le devoir par le gouvernement. Si le Souverain ne punit pas les crimes, ceux qui sont offensés par quelqu'un se portent à punir eux-mêmes leurs offenseurs. Et voilà la source pernicieuse d'où procède une infinité de guerres entre les citoyens: *Vorant alios alii* (13). Mais on peut encore plus clairement démontrer que la quantité des meurtres commis dans ce royaume a été causée par le peu de justice des seigneurs de Gênes; parce qu'on ne peut alléguer aucun cas dans lequel le crime ait été puni selon les lois, nos nationaux en aient pris ensuite une ultérieure vengeance. Et cela étant, il y a beaucoup d'apparence que quelques-uns d'entre eux ont pensé que la vengeance particulière leur était permise, comme elle l'est, en effet, selon le sentiment des théologiens, dans

---

(13) « Les uns dévorent les autres. »

quelques provinces de l'Amérique et de l'Afrique où il n'y a point de Souverain qui exerce la justice publique contre les malfaiteurs. Il y a pourtant cette différence que, dans la Corse, non seulement il n'y avait point de punition de la part du Souverain, mais le Souverain même était le fauteur des forfaits. Pour une plus grande évidence, « Gênes non seulement favorisait les crimes, mais elle y donnait lieu tacitement en détruisant tous les moyens qui pouvaient empêcher le dérèglement des mœurs et tous ceux pareillement qui pouvaient tendre à former ou à entretenir une bonne police. »

(*A suivre.*)

## BIBLIOGRAPHIE

Voici quelques-uns des derniers ouvrages relatifs à la Corse :

**I. A prima Grammatichella corsa**, par ANTONIO BONIFACIO. Petit in-8° de la collection publiée par la Bibliothèque corse que dirige M. Paul Arrighi, professeur agrégé au lycée Chateaubriand, à Rome; 70 pages. Prix: 3 fr. par la poste, chez l'auteur, à Nice.

Nous avons reçu cette brochure au moment de mettre sous presse notre dernier numéro et nous l'avions annoncée. Mais il faut y revenir. Les éloges que décernait à l'auteur M. P. Arrighi dans le *Petit Marseillais* du 2 février 1926 sont mérités. C'est la première tentative sérieuse et ordonnée pour doter les écrivains corses des règles indispensables à leurs travaux. Jusqu'ici chacun s'évertuait à traduire son inspiration dans une langue capricieuse, où le mot s'écrivait tel qu'il se prononçait. Les mêmes idées avaient les habits les plus divers. On aboutissait à une anarchie linguistique qui aurait fini par tuer le dialecte corse. Il appartenait à un professeur de langues et surtout de langues néo-latines d'édicter les règles essentielles. M. Bonifacio était tout qualifié. Il s'est tiré à son honneur d'une tâche difficile. Il l'a fait avec une simplicité et une clarté qui rendent son livre accessible à tous. C'est désormais le manuel de chevet que tous les régionalistes devront adopter, car, donnant l'exemple, M. Bonifacio, qui est Cap-corsin, a sacrifié ses préférences dialectales pour adopter les formes que le bon sens ou l'étymologie lui imposaient. C'est ainsi que chacun de nous devra faire. La *grammaire* de cet universitaire est à recommander; nous la recommandons en particulier à ceux qui veulent préparer l'unité rigoureuse de leur langue et faciliter son avenir littéraire.

**II. Côte d'Azur et Corse**, fascicule de la grande publication le *Pays de France*. Librairie Hachette. Prix: 15 fr. 1926.

Bel album de grand format (24 × 31) où les vues de la Corse remplissent 18 planches. Une introduction de 5 pages, rédigée par le poète Marc Leclerc, qui connaît bien le pays et qui l'aime (voir son *Offrande à Cyrnos*), se lit avec agrément. Elle est exacte et d'une belle tenue littéraire. Les photographies n'ont pas le caractère docu-

mentaire de l'album de M. de Martonne, dont nous avons parlé dans notre dernier numéro; elles manquent peut-être aussi d'originalité, mais elles sont d'une exécution parfaite. Le beau papier glacé dont on s'est servi les met en réelle valeur. Celles du maquis, du Cacalò près d'Ajaccio, de Nonza, de Bonifacio, de l'Inzecca sont de véritables tableaux, sans la couleur. Aussi le prix de ce fascicule n'a-t-il rien d'exagéré.

**III. Les Arena : si la Corse est française**, par HENRI FLACH. Petite brochure parue dans la collection les « Clochers de France », n° 11, in-12 carré. Paris, Peyronnet, 1925. Prix : 3 fr. 50.

M. Flach est un descendant de la famille Arena. Son étude, qui a un caractère historique, puisqu'elle est appuyée sur des documents de première main et des ouvrages sérieux, tend à faire le panégyrique des membres de cette famille, de Joseph qui fut adjudant-général de brigade après le siège de Toulon et en particulier de Barthélemy, né en 1753, procureur général-syndic du directoire départemental, représentant de la Corse aux Cinq-Cents en 1795, plus tard accusé d'avoir menacé Bonaparte de son stylet, le 18 brumaire. Il fut exilé par le Premier consul et le demeura jusqu'à sa mort, à 80 ans. M. Flach a fait de son ancêtre le champion de la liberté républicaine et le partisan convaincu de la France. Il explique ainsi sa carrière politique, son hostilité contre Paoli et contre Napoléon. Il proteste aussi contre l'indifférence des Corses pour ce vrai démocrate. Peut-être a-t-il raison? Mais Barthélemy fit-il bien de s'élever contre Paoli dans les événements de 1793 à 1795? On pourrait le discuter. Celui que ses compatriotes avaient surnommé « le Père » jugea que les excès de la Révolution devaient être évités à la Corse et que la Terreur, en détruisant la liberté, plus chère à ses yeux que tout, ne méritait pas qu'on la servit. En décidant de se séparer de la France révolutionnaire pour adopter le protectorat de l'Angleterre, où régnait le Bill des droits, il imita la Vendée, la Normandie, Marseille, Toulon, etc., régions françaises depuis plus longtemps que la Corse. Il évita à sa petite patrie les excès des partis et les ruines de la guerre étrangère. Ces raisons peuvent légitimer sa « trahison ». Sans doute M. Flach ne l'admet pas : « La mémoire « de Paoli, écrit-il page 62, porte le poids de la faute qu'il a commise, en se refusant à comprendre que la Convention, malgré « ses excès, ses terribles excès, était, quand même et malgré tout, « la France à qui il avait juré fidélité. » On pourrait se demander si la France et la Montagne étaient une seule et même idée et si le gouvernement tyrannique d'un parti, qui a usurpé le pouvoir par la force, condamne tous les habitants d'un grand pays à une résignation passive. *Historici certant!* Mais M. Flach a raison de conclure par ces mots : « La Corse est française. Elle a reçu l'empreinte indélébile du génie français. Elle s'en pénètre, quand il semble qu'elle « veuille s'y soustraire, comme si, pour s'épanouir, son amour se « devait recueillir, avant d'entrer dans la voie de la maturité. » En tout cas, cette brochure ne peut qu'intéresser l'historien, car elle ouvre la discussion sur une des périodes les plus dramatiques et les plus captivantes de l'histoire corse : celle de Paoli et de Bonaparte, les deux plus grandes gloires insulaires.

**IV. Bannina**, par BONA DE SAINT-PAUL. Drame historique en 3 actes et en prose; in-12 de 160 pages, édité par l'abbé Casanova. Ucciani, 1925. Prix : 5 fr.



Le drame qui coûta la vie à Vannina d'Ornano a suscité bien des dissertations, voire des poèmes, et il ne peut manquer d'en inspirer d'autres. Bona de Saint-Paul (tel est le pseudonyme que l'auteur a adopté) a été lui aussi tenté d'en narrer les circonstances. Il l'a fait dans ce petit livre qui se lit sans fatigue, et en utilisant toutes les données que l'histoire nous fournit, les révélations que les documents du Père Marini, O. S. B., nous ont récemment apportées. Vannina fut coupable; Sampieru un justicier. L'auteur le dit formellement. Il fait de l'une l'amie des Génois, la patricienne hostile à un mari plébéien, la mère dévouée à ses enfants plus qu'à sa patrie; de l'autre, le héros violent et passionné que nous devinons prêt à sacrifier sa vie et celle des siens à sa seule amante, la Corse. Il y a de belles scènes dans le livre, comme celle de la rencontre entre l'épouse coupable et le mari déçu par l'échec de sa mission en Turquie. Une seule critique vaut d'être notée. Vannina raisonne trop; sa défense est trop molle, trop verbeuse. Le pathétique est, à la fin, inférieur au drame, et l'on comprendrait mieux le crime dans un accès d'emportement logique, inévitable, plutôt qu'après une trop longue dispute de ménage. Il n'importe. On lira avec plaisir cette reconstitution historique.

**V. Un homme seul**, roman par LOUIS CHAFFURIN. In-12 de 283 pages. Paris, Flammarion, 1926. Prix: 9 fr.

C'est un roman, mais un roman écrit par un universitaire qui n'en est pas à son coup d'essai et qui a du talent. Il a vécu en Corse, où il enseigna au lycée de Bastia et où il habita une belle villa, en face de la mer, au milieu des orangers et des amandiers, c'est-à-dire dans le plus beau cadre qui soit pour aimer la Corse et la décrire. Il l'a donc fait avec sympathie, avec un sens réel de la beauté que contient notre île, avec une perception très fine des nuances qui composent cette beauté. Certains passages sont d'un peintre délicat et habile, par exemple les pages 71 et 140, que nous voudrions pouvoir citer ici.

Nous ne ferons qu'une réserve: le sujet autour duquel est tissée la trame du récit. Un jeune peintre a perdu en Corse sa jeune femme qu'il adoré. Il renonce à toute ambition et à tout plaisir, sauf à celui de son art et il se confîne dans la villa où M. Chaffurin a lui-même vécu et dont il connaît les charmes qu'il décrit exactement. Mais cet isolé rencontre à Vizzavona, où sa mère l'a entraîné malgré lui, une jeune insulaire qu'il aurait épousée s'il n'avait pas voulu garder intact le souvenir de la disparue. Elle épouse donc un médecin de Bastia qui naturellement, et comme tout bon Corse, fait « de la politique ». Cette passion dresse contre lui beaucoup d'adversaires, avec lesquels il refuse de pactiser et de se compromettre, et qui le font assassiner, avec sa jeune femme, un jour de promenade. Le peintre, qui était devenu leur ami, adopte leur fillette, lui sert de père, la façonne à son image, et... tous ses soins aboutissent à un amour réciproque. La révélation de ce sentiment épouvante l'artiste qui achève sa vie d'un coup de revolver sur la tombe de sa femme, au souvenir de laquelle il a voulu trop farouchement rester fidèle.

Je n'aime pas beaucoup le sujet du roman. Il persuadera les ignorants que les mœurs de l'île sont toujours tragiques, tandis que là aussi les passions s'adoucissent. L'auteur subit l'influence d'un passé bien mort; il présente la Corse comme l'aurait fait un romantique. Il dramatise trop. Bref, son roman de mœurs, dont il prétend faire une peinture du pays, qu'il a visité il y a déjà quinze ans, se tient

à côté de la vérité. Comme l'écrivait récemment un journaliste du *Soir*, « ce qui constitue en Corse la trame de la vie sociale, c'est « avant tout le sentiment profond de la famille, le dévouement « poussé jusqu'au sacrifice, la fidélité aux amitiés, l'amour-propre, « l'amour même de la gloire... et non la violence et le sang qu'en- « traînent les drames électoraux ». Cela est très juste, et c'est ce qu'a dit aussi M. Paul Fontana dans *l'Echo de la Corse* du 25 mars 1926 et dans la *Revue corse* de l'Afrique du Nord.

Hors ces critiques, M. Chaffurin mérite compliments. Il excelle à disséquer les sentiments de ses personnages, à tracer des tableaux colorés, à conduire ses dialogues. Pour tout dire, il est assez habile pour susciter la curiosité de son lecteur. Voilà pourquoi la critique ne lui a pas ménagé les éloges et la presse italienne l'a même comparé à une « *Grazia Deledda* » corse. Le *Risveglio italiano* a, pour conclure, saisi l'occasion d'italianiser la Corse en ces termes : « Dans ce roman apparaît une Corse qui conserve non seulement « dans le paysage, mais dans l'âme même de ses habitants, les caractéristiques de ces terres qui sont nôtres ! » C'est ne pas connaître la Corse.

Nous ajouterons à ces notes bibliographiques les articles suivants :

**Un Bonaparte en Corse au XIII<sup>e</sup> siècle**, par G.-I. BRATIANU, dans la *Revue des Etudes napoléoniennes*, désormais intitulée : *Napoléon*, janvier-février 1925. Un Vivaldo de Bonaparte, de Bonifacio, est signalé dans un acte de 1288. — A cette indication, nous pouvons personnellement joindre les suivantes. Une charte de donation à l'abbé de Monte-Cristo, rapportée par Muratori dans le tome II des *Antichità dell' Italia*, datée de 407, mais certainement postérieure de plusieurs siècles, donne comme témoin un messer Bonaparte. Le *Civile governatore*, C (inventaire des Archives départementales), signale un Geronimo Bonaparte comme auteur d'un appel en justice, au nom de quelques habitants de Tollà, les 13 et 25 août 1571; un Joseph Bonaparte comme officier ministériel dans un appel interjeté par Susino, de Sartène, le 17 juillet 1574; et un Geronimo encore comme procureur des gens d'Olmeto, le 8 juillet 1578.

**Un protecteur oublié de Bonaparte**, par FANET VALÈRE, dans la *Revue des Etudes napoléoniennes*, septembre-octobre 1925. Il s'agit de Rosel de Beaumanoir qui « succéda » à Marbeuf, en Corse, dit l'auteur (1). Il dut être le correspondant du jeune Napoléon, alors qu'il se trouvait si isolé à Brienne.

**Le souvenir de Bonaparte à Ajaccio**, par J.-B. MARCAGGI, dans le *Petit Marseillais*, numéros de février, en particulier du 7. — L'auteur si documenté de la *Genèse de Napoléon* y parle de l'enfance de l'empereur et de sa famille.

---

(1) En réalité, Beaumanoir ne succéda pas à Marbeuf. Il était commandant en second quand celui-ci mourut, en 1786. On put croire, en effet, qu'il allait être désigné. Le ministre y pensa peut-être. Mais, à la réflexion, le gouvernement se souvint que Beaumanoir, honnête homme, peu énergique et d'une intelligence médiocre, était plutôt fait pour commander en sous-ordre. On lui préféra le vicomte de Barrin de la Galissonnière. (Cf. *La Corse de 1768 à 1789*, par M. L. Villat, thèse de doctorat ès lettres, 1925, 2 volumes.)

**La Corse, au moment de la convocation des Etats généraux**, par M. PEYRE, dans la *Révolution française* d'octobre-décembre 1924. — Il montre l'état de la Corse d'après les cahiers de doléances.

**La vraie figure du docteur Antommarchi**, par A.-F. VINCENTELLI, dans le *Courrier d'Anvers* du 5 juin 1925. — Notre compatriote défend la mémoire du médecin de Napoléon contre les allégations de Fr. Masson qui le traite de « petit médecin corse » et mit en doute ses connaissances médicales. M. Vincentelli, qui est le descendant d'Antommarchi, espère « publier un jour les divers matériaux qu'il amasse depuis longtemps pour restituer à Fr. Antommarchi, de Morsiglia, sa véritable figure, et la Flore de Sainte-Hélène, que le praticien étudia dans ses loisirs ».

**La Corse, terre d'idéale beauté**, par M. E. ROUX-PARASSAC, dans la *Volonté* du 7 mars 1926. — Article quelque peu dithyrambique sur notre pays, au point de vue touristique.

**Les ressources régionales méconnues : la Corse**, par l'IMAGIER, dans les *Commentaires* des 17 et 24 janvier 1926, 11, rue Montyon, Paris, IX<sup>e</sup>. — L'anonyme invite les Français à se soucier un peu plus des richesses minérales de la Corse et, dans un style humoristique, il en signale la variété et l'abondance : « On peut être surpris de voir fouler d'un pied dédaigneux les minerais de Rogliano, de la vallée d'Alessandro, de Tetti, de Vico, de Valle d'Alesani. Le maquis fait-il peur aux explorateurs, ou ses hôtes redoutent-ils une arquebuse ou un coup de navaja ? Ou n'est-ce point plutôt que le maître d'école oublia de les instruire ? Ou bien sont-ils aussi les esclaves de cette mode qui ne fait apprécier que les richesses aussi lointaines que les princesses de légendes, des richesses incontrôlables et propres à distiller le jus des poires ? » Et ailleurs : « On pourrait renouveler l'étude légèrement déteinte des gîtes cuivreux de la Corse. Moltifao, où l'on manqua trop vite de souffle ; Ponte-Leccia, où la diabase a égaré les explorateurs, comme les galeries du labyrinthe de Crète ; Linguizetta, au faciès fuyant de Levantin ; San-Quilico, où la chalcopryrite vierge a été violée par la pyrite de fer ; Casaluna, cachant sous une voilette grise de précieux filonnets ; Vezzani-Tama, affligée par le même attentat que San-Quilico. Le cuivre, d'ailleurs, a été tellement outragé par la pyrite de fer que celle-ci y prédomine. C'est le cas à Lancone et à Cardo. L'industrie minière contemporaine s'en bat l'œil. Elle est sûrement mutilée de guerre dans le domaine de la vision. Il n'est pas admissible que la Corse soit parée de traînées cuprifères et qu'on n'y puisse trouver un os à moelle. » Plus loin : « La Corse, paradis des pierres, a créée des serpentines qui peuvent compter parmi les plus décoratives qui soient au monde. Le Marcolinco en est tout édifié. La mer est à deux pas pour en emporter des millions de mètres cubes dans les pays d'art. Ah ! bien oui ! parlez-moi d'art ! La Corse n'exploite que ses marbres communs. Elle n'a même pas la moindre attention pour la brèche dorée d'Oletta, et vous voudriez qu'elle mette en œuvre des dallages exceptionnels ! » — Remarques très justes et qui émanent d'un homme qui semble compétent.

## NOUVELLES

### en quelques lignes

**La subvention cinquantenaire.** — Dans une séance du 27 février, la Chambre des députés a accepté de relever la subvention cinquantenaire de 500.000 à 2.500.000 fr. Avec la dépréciation de la monnaie française, ce relèvement était logique et légitime; il est surprenant que nos députés, MM. Caïtucoli, Landry et Piétri, aient eu besoin de faire pression sur le gouvernement. Les deux millions supplémentaires du revenu annuel serviront à gager au besoin un emprunt destiné soit à des travaux d'électrification, dont l'intérêt est évident, soit à des travaux de réfection et de continuation d'un réseau vicinal, dont le progrès agricole a un si grand besoin et qui, dans notre île, est encore si incomplet.



**Transports maritimes.** — Par suite d'un désaccord entre les différentes Chambres de commerce de la Corse, au sujet des avantages que nous apporte le nouveau projet de convention sur les transports maritimes, dont nous avons signalé le dépôt au Sénat, M. Sari, rapporteur, en a fait différer la discussion jusqu'après la consultation du Conseil général, des Chambres de commerce, des Conseils municipaux des villes, des syndicats ouvriers et des syndicats d'initiative. Notre sénateur a déclaré que le projet, pour être bien accueilli, devrait contenir : 1° la suppression des clauses de connaissance limitant la responsabilité du transporteur et la compétence des tribunaux; 2° la construction de cinq bateaux neufs et plus rapides; 3° une révision du tarif kilométrique. Attendons avec confiance.



**L'électrification.** — La question de l'électrification du chemin de fer et de la distribution d'électricité aux communes de la Corse par une Société d'entreprises qui avait présenté un projet au Conseil général n'a pas encore reçu de solution. C'est grand dommage. La fée Electricité est capable de régénérer notre île par un progrès formidable de la vie sociale et économique. On annonce que l'Assemblée départementale s'occupera de nouveau de cette question. Souhaitons qu'un accord s'établisse avec la Société en conciliant les intérêts de celle-ci et du département.




**Services automobiles.** — Sollicité par le Conseil général, l'ingénieur en chef du département a proposé la création d'un réseau de services automobiles qui desserviraient la plupart de nos cantons corses. Le programme comprend 21 lignes. L'Etat a promis sa subvention, mais il faut que les communes consentent de leur côté à un léger sacrifice. Il n'est pas possible de croire que les collectivités municipales s'y refuseront tant leurs administrés et la Corse y trouveraient d'avantages.







**Circuits du P.-L.-M.** — Cette Compagnie de chemins de fer vient de compléter l'organisation de ses circuits par la création d'un service Ajaccio-Sartène-Bonifacio. Le succès obtenu par ces services l'an dernier, où nous avons vu les cars arriver toujours bondés, n'est plus contesté par personne. Ils existeront désormais pendant toutes les saisons et les visiteurs pourront, à des tarifs abordables, visiter la Corse entière. Le tourisme est ainsi devenu, grâce au P.-L.-M., une industrie corse, mais puisqu'elle prospère, il faudra que la production agricole présente les mêmes progrès.




**Chemins vicinaux.** — Un autre problème, essentiel pour la Corse, est celui de l'achèvement de ses chemins vicinaux. Les crédits qui leur sont affectés sont ridicules à une époque où le prix de la main-d'œuvre a sextuplé. A la demande de M. Landry, le ministre a promis de relever la subvention allouée à la Corse dans la plus large mesure possible. Puisse cette expression ne pas être de l'eau bénite de cour, et les ministres présents ou futurs ne pas oublier l'engagement d'un ministre passé. La route est l'instrument capital de la prospérité et du progrès. Elle peut être celui de la grandeur corse, comme elle le fut autrefois de la grandeur romaine et plus récemment de la grandeur française.



**Subventions agricoles.** — L'Office régional du Midi, nous apprennent les journaux, a, dans sa dernière réunion, tenue à Toulon, décidé d'accorder à la Corse une subvention de 20.000 fr. pour lui permettre d'organiser la lutte contre les sauterelles, en Balagne, où leurs méfaits ont souvent désespéré les agriculteurs; — et une autre de 12.000 fr. pour encourager les expériences qui conduiront à la découverte d'un traitement efficace contre la peste porcine. Tous les amateurs de charcuterie insulaire (c'est-à-dire tous ceux qui l'ont goûtée) s'en réjouiront.




**Colonisation agricole.** — De nombreuses familles de cultivateurs de l'Europe centrale seraient disposées à venir s'installer en Corse comme fermiers, métayers, ou même petits exploitants. Les propriétaires, qui auraient un petit ou moyen domaine vacant à céder sous une des formes ci-dessus indiquées, sont priés d'en informer le Service de la main-d'œuvre agricole du ministère de l'Agriculture, 78, rue de Varenne, Paris, VII<sup>e</sup>, qui insérera gratuitement leurs propositions dans un des Recueils d'exploitations vacantes qu'il publie périodiquement. — C'est, sous une forme plus pratique, la reprise d'un projet préfectoral dont un de nos collaborateurs a montré ici même les vicissitudes.




**Forêts.** — Nos belles forêts vont-elles échapper à la mort qui les guette? La dévastation par les hommes ou par les incendies les réduit chaque année de plusieurs milliers d'hectares. A cette vitesse, on pourrait calculer la date précise de leur disparition totale. Si le domaine de l'Etat échappe en partie à la ruine, celui des particuliers et même des communes est vraiment menacé. Un projet ministériel tendrait à placer les forêts et les bois des particuliers sous la tutelle de l'administration et à leur imposer les dispositions de la loi du

28 avril 1922, afin de s'opposer à ces abus multiples que la libre jouissance entraîne. Par affection pour notre pays et pour ses habitants, nous souhaitons vivement que ce projet se réalise, dût notre susceptibilité de propriétaire s'en effaroucher. L'intérêt général, le bien de la patrie doivent prévaloir sur notre égoïsme.




**Elevage du ver à soie.** — Le monde officiel est en France sérieusement préoccupé par le déficit mondial de la production séricicole. La France, qui produit 4 millions environ de kilogs de cocons, en consomme environ 60 millions. Ses achats à l'étranger ont dépassé 2 milliards de francs. La Corse, par son climat favorable à l'élevage du ver à soie et par son sol propre à la culture du mûrier, pourrait devenir l'une des principales régions productrices, à une époque où l'anarchie chinoise d'une part et la consommation de plus en plus grande du Japon de l'autre rendent les marchés d'Extrême-Orient moins abordables à nos acheteurs. Ne serait-ce pas l'occasion pour nos compatriotes de reprendre ces habitudes que le règne de Louis XVI et l'encouragement de Marbeuf leur avaient données? Ces occupations, faciles pour le paysan, seraient très rémunératrices puisque les prix du cocon sont décuplés.

Dans le but de ne pas se borner à de simples conseils, la Direction des services agricoles a décidé d'intéresser le corps enseignant à l'industrie séricicole. Elle distribuera des graines sélectionnées aux instituteurs qui en feront la demande et elle accordera des récompenses pouvant aller jusqu'à 1.000 francs aux élèves qui se seront distingués dans l'élevage du ver.



**Paludisme.** — Un projet fort bien étudié, du docteur Pitti-Ferrandi, directeur du service départemental de l'hygiène en Corse, sur l'organisation médicale de la lutte contre le paludisme, a paru dans le *Petit Marseillais* du 16 février 1926. Cette organisation comprendrait des locaux particuliers, un personnel spécialisé et une surveillance attentive de tous les paludéens qui auraient leur casier médical. La bataille serait livrée énergiquement, inlassablement, par cette armée pacifique. Elle devrait remporter la plus belle des victoires: l'anéantissement d'un mal capable d'anémier puis de détruire l'une des races les plus vigoureuses dans le passé, des plus intelligentes dans le présent, l'une des plus actives aussi de la communauté française dans l'avenir. Doit-on croire qu'un tel projet aura le sort de tant d'autres: la sépulture du carton vert?

Comme corollaire de cette initiative, on propose de créer un timbre antipaludéen qui, mis en vente, pourrait procurer des ressources affectées à la lutte contre le plus terrible et le plus tenace des fléaux de la Corse. L'exemple nous en est donné par les Etats-Unis, où un timbre de ce genre rapporte plus de cent millions par an, et par la Meurthe-et-Moselle. Il s'agirait surtout d'organiser, avec cet argent, la défense médicale, laissant à la fondation Rockefeller, au département et à l'Etat la tâche plus coûteuse de l'assainissement. L'idée mériterait d'être retenue, car les Corses sont toujours au premier rang quand il s'agit de contribuer aux œuvres d'assistance.



**Enseignement.** — Sous la pression du député Caïtucoli, le ministère semble se préoccuper de la lamentable situation des locaux scolaires de l'île, si nous en croyons une circulaire d'un ministre récent, M. de Monzie, au Vice-recteur. Elle contient implicitement la promesse d'accroître la subvention accordée par l'Etat aux communes pauvres pour la construction de leurs écoles, et même cette autre promesse de doter la Corse d'un régime exceptionnel, comme par exemple le paiement immédiat en capital des dépenses nécessaires. Un pays dont un grand homme d'Etat a dit que l'instruction était, après le pain, le premier besoin de l'homme, ne fera jamais trop d'efforts pour donner à la jeunesse les facilités les plus grandes d'acquérir cette instruction, indispensable à tout citoyen. Et quand il s'agit de la Corse, où le goût de l'étude est poussé jusqu'à la passion, où le nombre des élèves est plus grand qu'en aucun autre département, où les locaux de fortune sont exigus, malpropres, obscurs pour la plus grande honte d'une démocratie, les pouvoirs publics ne feront jamais assez.



**Club Alpin.** — Le Club Alpin français a décidé de fonder en Corse une section dont le siège serait à Corte. Le professeur Raoul Blanchard a récemment débarqué dans ce but. Bonne initiative qui facilitera le tourisme en montagne et augmentera la connaissance de nos chaînes.

---

**N. B.** — La Direction prie les abonnés et les lecteurs qui désireraient une réponse à leur demande de renseignements de joindre à celle-ci un timbre de 0 fr. 40 pour avoir une lettre. La modicité des ressources de la Revue ne permet pas d'alourdir son budget de tous les frais de correspondance.

Elle rappelle à ses abonnés que le montant de l'abonnement est fixé à QUINZE francs pour la France et à VINGT pour l'étranger, qu'elle les prie d'envoyer par le moyen du mandat-carte à son compte courant, Paris 813.42. Elle serait reconnaissante à ceux dont le versement aurait été insuffisant de vouloir bien lui faire parvenir la différence à ce même compte courant.

Tout abonné, qui, après réception de ce numéro, n'enverra pas, dans la quinzaine qui suivra, le montant de son abonnement, recevra une quittance postale, augmentée de 1 fr. 50 pour frais, soit 16 fr. 50. Prière de lui réserver bon accueil.

---

*Le Directeur-Gérant,*

A. AMBROSI.

## COMMUNICATION

Nos lecteurs savent déjà que M. CLAVEL, fondateur de cette Revue, nous en a abandonné la direction. Quelle que soit la prospérité future de cette publication, et nous espérons qu'elle sera grande avec le concours des anciens et nouveaux abonnés, il en aura été le principal artisan. Il eut le courage de la créer, la patience d'en recruter les lecteurs, l'habileté de réunir un Comité de collaborateurs d'élite. Il eut pendant six ans l'activité, la persévérance, le désintéressement qu'il fallait. Nul ne sait, à moins d'en avoir fait l'expérience, combien ces qualités sont nécessaires à celui qui forme une entreprise semblable.

M. CLAVEL les posséda à un haut degré, puisque la Revue, à peine parue, mérita les sympathies de plusieurs centaines d'abonnés, grâce auxquels elle vécut et grandit. Aujourd'hui les dépenses d'impression ont augmenté au point d'imposer de lourds sacrifices pécuniaires à son directeur. M. CLAVEL renonce à les supporter plus longtemps. Il demande à mon patriotisme d'accepter une tâche qui, je le sens, exigera une réelle abnégation, tant dans le domaine intellectuel que dans le domaine matériel, malgré l'augmentation de trois francs dans l'abonnement. J'essaierai d'en avoir. Je prendrai modèle sur celui qui conçut cette œuvre et dont le souvenir persistera tant que durera cette Revue : longtemps, il faut l'espérer.

Pour commencer, j'informe nos amis que M. CLAVEL, pour ne pas perdre entièrement contact avec la Corse, publiera dans un petit fascicule périodique des avis touristiques et bibliographiques, auxquels s'ajouteront les derniers chapitres de l'étude de M. VILLAT sur les *Régions touristiques de la Corse*. Je ne doute pas que mes compatriotes réservent à cette petite brochure le même accueil qu'à la Revue.

A. A.

### OUVRAGES RECOMMANDÉS

à tous les lecteurs

- L'Annu Corsu de 1926.** Le demander à M. A. BONIFACIO, 3, rue du Lycée, Nice. . . . . Prix. 5 fr.
- Sur les chemins de la Corse,** du docteur AURENCHÉ, petit in-8° richement illustré. Librairie Perrin, quai des Grands-Augustins. . . . . Prix. 15 fr.
- Histoire des Corses,** par A. AMBROSI, in-12 de 160 pages, illustré de 63 gravures. Chez l'auteur, place Général-Beuret, 9, Paris, ou chez l'éditeur Jansson, successeur de Piaggi, Bastia. Prix 4 fr. ou franco par poste . . . 5 fr.
- Géographie de la Corse,** par A. AMBROSI, in-12 de 176 pages et 58 gravures ou cartes. On peut la demander, comme l'Histoire, soit à l'auteur, soit à l'éditeur. Prix 4 fr. ou franco par poste. . . . . 5 fr.

La Direction de la Revue prie instamment ses lecteurs, abonnés, de la tenir au courant de leurs changements d'adresse ou de domicile, pour faciliter l'expédition des publications et en éviter la perte.



# PAGE

réservée à la publicité

---

## TARIF

La page..... 200 fr.

La demi-page..... 120 fr.

Le tiers de page..... 70 fr.

Le quart de page..... 60 fr.

---

---

Patriotes corses, prêtez votre concours à l'expansion de cette Revue qui ressuscite le passé glorieux de votre île, et sert de tribune à ceux qui, dans le présent, recherchent son progrès économique et moral.